



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

n° 400 octobre 2017



© Belga

Bernard Yerlès

« Je crois que je crois »

*Frère Alois,
à la tête de la
communauté de Taizé*



© Taizé



© Laurence Flachon

*Laurence Flachon :
Luther, il y a
cinq cents ans*

*Vincent Blondel,
un recteur imprégné de
spiritualité*



© Magazine L'appel - Gérald Hovais



Édito

JUSTE UN PETIT NOMBRE...

C'est une toute petite mention qui passe presque inaperçue. Pour la lire, il faut la repérer à la verticale, à gauche au bas de notre page de couverture, et en déchiffrer les petits caractères. On peut alors lire : « OCTOBRE 2017 – N° 400 ». Une information tellement peu apparente que, si un des membres de l'équipe de *L'Appel* n'avait pas attiré notre attention à son propos, elle aurait simplement conservé son rôle de base : au fil des mois, faire avancer le compteur du nombre de numéros parus afin de permettre identification, classement et, peut-être, rangement...

Un 400^e numéro pour *L'Appel*. Le nombre ordinal ainsi énoncé ne présente pas, en lui-même, énormément de sens. Il ne marque pas un anniversaire, et ne permet pas de se faire une idée de l'âge de la publication. Mais il marque un moment sur une ligne qui, malgré tout, est un peu celle du temps. Et révèle, au moins en creux, l'étendue du chemin parcouru depuis le jour de la toute première parution du « *magazine L'Appel* ».

À *L'Appel*, on n'aime pas avoir les yeux rivés sur le passé. Ce qui nous préoccupe est le présent, et surtout le futur. Mais, au rythme moyen de dix numéros par an (sauf lors de quelques années de disette), un 400^e numéro rappelle que nous affichons au compteur une bonne quarantaine d'années.

Depuis lors, bien de l'eau a coulé sous les ponts liégeois de la Meuse. Et, si *L'Appel des cloches* qui existait auparavant était bien devenu un magazine au milieu des années 1970, le petit mensuel en noir et blanc publié à l'époque n'a vraiment (presque) plus

rien à voir avec la publication actuelle... à l'exception de l'identité de quelques-uns de ceux qui, bénévolement, en faisaient déjà partie, et y contribuent toujours aujourd'hui.

À l'instar de la barque de St Pierre bousculée par la tempête, *L'Appel* a parfois failli sombrer. Mais, comme dans l'évangile, *L'Appel* a aussi alors entendu cette parole : « *Pourquoi avoir peur ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi ?* »... Et l'aventure s'est poursuivie, toujours plus autonome, indépendante. Voix libre dans le concert des religions, cherchant aujourd'hui à présenter ce qui donne sens à l'actualité, en s'inspirant des valeurs de l'évangile, mais dans une totale volonté d'ouverture, de dialogue, et le désir d'associer à sa quête tous les humains de bonne volonté.

Arriver pour la 400^e fois à boucler le magazine doit aussi être célébré en dehors des pages du mensuel. Depuis quelques mois, *L'Appel* essaie d'être un lieu de dialogue, de compréhension, et d'échange entre religions et confessions. Nous sommes convaincus que, au moins en partie, notre futur passe par la multiplication de ces espaces de partage et par la possibilité de se nourrir, les uns et les autres, des apports de chacun. C'est par cette ouverture que nous souhaitons marquer le 400^e, en organisant un grand dialogue public entre nos chroniqueurs de différentes confessions. Ce ne sera pas une juxtaposition d'affirmations, mais un vrai moment de « religions en dialogue ». Et ce sera assurément un événement. Il aura lieu le lundi 20 novembre à 19h à Louvain-la-Neuve (voir annonce en couverture dos). Bloquez la date, et prévoyez de vous inscrire. Ce sera aussi l'occasion de vous rencontrer. Car, même si ce n'est pas un anniversaire, un 400^e, cela se fête !

Frédérique Antoin

Sommaire

a Actuel

Édito

Juste un petit nombre... 2

Penser

Traductions liturgiques : changement d'orientation 4

Croquer

Merkel, cool face aux attaques des nationalistes 5

À la une

Il y a 500 ans : Luther a mal à son Église 6
Art chrétien : aux couleurs de l'Évangile 9

Signe

Cours de religion : des inspecteurs à double casquette 10
Frère Alois, successeur de frère Roger 12



Qui sont les inspecteurs de religion ?



Aider les plus démunis d'entre les hommes.

v Vécu

Vivre

Demandeurs d'asile : la cuisine, vecteur de solidarités 14

Rencontrer

Vincent Blondel : « La dimension spirituelle est essentielle dans ma vie » 16

Voir

Citoyens solidaires des réfugiés : de Bruxelles au Parc Maximilien 19

s Spirituel

Parole

Il évite le super-piège ! 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire

Qui devons-nous devenir ? 24
La vie après la mort : la religion comme promesse 25

Corps et âmes

Le yoga, une expérience spirituelle 26



Yoga : diriger son énergie vers des voies constructives.

c Culturel

Découvrir

Bernard Yarlès : « Je crois que je crois » 28

Médi@s

L'actu en continu sur le web 30

Toile

Huis-clos en Syrie 32

Portée

À la table de La Crapaude 34

Pages

Dans une Europe musulmane 36

Notebook

Messenger



De la polyphonie, oui, mais wallonne !



L'APPEL

Le
magazine
chrétien
de l'actu qui
fait sens

Magazine
mensuel
indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERTHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET,
Jean-Yves QUELLEC (†)

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane
CHINSKY et Armand VEILLEUX

« Les titres et les chapeaux des
articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.owlscope.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
MEDIAL, rue du Prieuré 32,
1360 Malèves-Sainte-Marie
☎ 010.88.94.48 - 010.88.93.18



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

Dans l'esprit de Vatican II

CHANGEMENT D'ORIENTATION

ARMAND VEILLEUX

Père abbé de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Les traductions liturgiques ont souvent été l'objet de tensions entre Rome et les conférences épiscopales. Le pape François confère plus d'autorité à ces dernières.

Le pape François a publié, le 3 septembre 2017, un *motu proprio* intitulé *Magnum principium* concernant les traductions des textes liturgiques. Ce document, qui change deux paragraphes du Code de droit canonique, donne aux conférences épiscopales une plus grande autorité dans l'approbation des traductions liturgiques en langues vivantes. En utilisant une révision du droit canon pour modifier l'équilibre entre le Vatican et les conférences épiscopales, le pape envoie un message très clair sur l'importance qu'il apporte à ce geste.

Déjà, dans *Evangelii gaudium*, le premier grand texte de son pontificat, il avait annoncé sa volonté de donner davantage de pouvoir de décisions aux conférences épiscopales. Par celle-ci, il marque clairement sa volonté d'appliquer jusqu'au bout les décisions de Vatican II dans le domaine de la liturgie. François n'avait pas manqué, quelques jours auparavant, le 24 août 2017, en s'adressant à la 68^{ème} Semaine Liturgique Nationale d'Italie, de rappeler que la réforme liturgique conciliaire était « *irréversible* ».

DEUX ÉCOLES

Depuis l'introduction de la possibilité de célébrer la liturgie non plus seulement en latin, mais aussi dans les diverses langues vivantes, la traduction des textes liturgiques dans les langues locales a été l'objet de tensions entre les autorités ecclésiastiques nationales et la Congrégation romaine pour le Culte divin. Deux écoles s'affrontent : l'une, établie par le

document romain *Comme le prévoit* de 1969, se fait l'avocate de l'*équivalence dynamique*, se préoccupant de reformuler en chaque langue, selon le génie de celle-ci, le sens du texte original latin. L'autre veut une transposition verbale, quasi mot-à-mot du texte latin, créant ainsi en chaque langue une sorte de dialecte sacré distinct du langage de tous les jours. Cette dernière orientation est celle du document *Liturgiam authenticam* publié par la Congrégation en 2001.

Une équipe nombreuse de spécialistes réunis dans une commission appelée *International Commission on English in the Liturgy* (ICEL), après avoir travaillé quinze ans sur une traduction du nouveau Missel romain, a vu son travail, déjà approuvé par presque toutes les conférences nationales concernées, rejeté par Rome. La commission a été remplacée en 2001 par une instance romaine baptisée *Vox clara*, qui a produit une nouvelle traduction anglaise, imposée en 2011 à tous les pays priant dans la langue de Shakespeare. Ce texte, à travers tout l'univers anglophone, est considéré imbuvable, aussi bien par les fidèles que par les célébrants. De même, les évêques francophones ne sont pas encore arrivés à faire approuver par Rome la traduction du missel qu'ils ont eux-mêmes approuvée depuis longtemps.

COLLABORATION ET CONFIANCE

Désormais, même si la confirmation finale des traductions par Rome est encore nécessaire, il appartient aux conférences épiscopales de les réaliser et de les approuver. Surtout, le *motu proprio* demande un « *constante collaboration* » et un esprit de « *confiance réciproque* » entre les instances, dans le respect de leur travail propre. Il n'est pas non plus sans intérêt de remarquer que la « *grille de lecture* » du *motu proprio*, publiée par la Congrégation pour le Culte Divin, soit signée par le secrétaire de cette Congrégation, Mgr Arthur Roche, et non par son préfet, le cardinal Robert Sarah. On sait que les positions de ce dernier concernant la réforme liturgique de Vatican II diffèrent souvent de celles du pape François.

Par ailleurs, le cardinal Blaise Cupich de Chicago n'a pas tardé à dire que c'était là un des gestes par lesquels François « *reconnectait l'Église avec le Concile Vatican II* ». ■

Le cartoon
de Cécile Bertrand

MERKEL, COOL FACE AUX ATTAQUES DES NATIONALISTES



Panne de sens au XVI^e siècle

LUTHER A MAL À SON ÉGLISE

Joseph DEWEZ

Les cinq cents ans des débuts du protestantisme seront célébrés ce 31 octobre. Comment Luther est-il passé d'une expérience spirituelle de libération intérieure, grâce à la lecture de la Bible, à la contestation ouverte d'une Église qu'il espérait réformer ?

ERFURT.

La ville est appelée « jardin des germinations de la Réforme » car c'est ici que le jeune Luther a entamé la réflexion qui mènera au protestantisme.

Depuis plusieurs mois, de nombreux livres paraissent à propos du père de la Réforme. Des biographies, mais aussi un roman bien documenté, signé Anne Soupa : *Le jour où Luther a dit non*. La bibliste partage avec son héros un même souci de revivifier l'Église. En créant avec Christine Pedotti le Comité de la jupe et la Conférence catholique des baptisé-e-s francophones, elle vise en particulier à donner aux femmes la place qui leur revient dans la vie ecclésiale. Pas étonnant, dès lors, qu'elle se soit penchée sur celui qu'elle décrit comme un « *catholique qui proteste* ».

BURNOUT SPIRITUEL

La société chrétienne du début du XVI^e siècle est habitée par une angoisse sourde à propos du salut : peur de la mort, du diable, de la folie ou des monstres (à la Jérôme Bosch). Peur surtout du jugement dernier, prononcé par un Dieu de colère, juge impitoyable. Comment être sauvé ? L'Église propose des remèdes divers, comme la dévotion aux saints ou l'achat d'indulgences, ces tickets d'entrée pour le paradis. Il existe aussi un grand désir de retour au christianisme des origines : des confréries de laïcs proposent une piété plus personnelle couplée à une charité active. Des humanistes tel Érasme invitent à une redécouverte des Écritures.

Luther vit profondément l'angoisse de son temps. Pour y échapper, il choisit ce que l'Église lui présente alors comme la voie de la perfection, celle de moine. Mais, pendant plusieurs années, il s'épuise dans des jeûnes, des veilles, des prières qui le conduisent au bord du désespoir. Ces exercices de piété n'arrivent pas à le rassurer. Cependant, il a l'occasion de faire des études de théologie et se voit bientôt chargé de cours d'Écriture sainte à l'université de Wittenberg. Sa méditation et son étude de l'épître aux Romains vont le libérer du Dieu vengeur et lui faire découvrir un Dieu de miséricorde.

« Il est très clair que Luther ne voulait pas fonder une nouvelle Eglise. »

Anne Soupa essaie de dire cette expérience fondatrice : « *Il avait compris qu'il ne servait à rien de frotter son âme sans relâche pour qu'elle*

devienne plus blanche. Mieux valait abandonner cette exigence de perfection pour s'en remettre à Dieu, le vrai, le seul juge de ses actes. C'est de là, de cette foi radicale et suffisante, que venait le salut. Il n'avait qu'à s'aimer tel qu'il était, sans fard, mais sans méchanceté destructrice. Dieu voulait la vie, il aimait Martin Luther pécheur, il le rendait juste. Luther n'avait plus qu'à marcher paisiblement derrière son Dieu en se convertissant pas à pas à la puissance de l'amour. C'était cela la justification. »

ACHETER SON SALUT

Cette expérience de renaissance intérieure, Luther veut la partager immédiatement avec les croyants de son époque. Eux aussi sont prisonniers de pratiques religieuses qui ne peuvent les sauver. Ce qui le révolte le plus, c'est le commerce des indulgences organisé par Rome (en particulier pour la construction de la basilique Saint-Pierre). Pour lui, c'est mentir au peuple chrétien que de lui faire croire qu'il peut acheter son salut. De surcroît, c'est le terroriser avec la peur de l'enfer et c'est l'exploiter économiquement. « *Attention*, remarque Laurence Flachon, pasteur

de l'Église protestante de Bruxelles-Musée et collaboratrice de *L'appel*, *il est très clair que Luther ne voulait pas fonder une nouvelle Église, il voulait réformer la sienne. Il espérait que le pape le soutiendrait et qu'une fois qu'il connaîtrait les abus et le mauvais usage des indulgences, il punirait ceux qui s'en rendaient coupables. La loyauté de Luther au pape dans les premiers temps est réelle, il en appelle à lui.* »

En octobre 1517, Luther rédige nonante-cinq thèses dans lesquelles il argumente son point de vue : ce n'est pas l'indulgence qui est condamnable, c'est la façon dont elle est prêchée et qui fait un tort considérable à la papauté. Grâce à l'imprimerie, ses idées se répandent rapidement dans toute l'Allemagne, et des débats théologiques s'organisent dans les universités. Très vite, le soupçon d'hérésie est lancé dans des milieux proches de la théologie romaine. Mais certains princes allemands trouvent là des arguments pour limiter l'emprise de Rome sur un empire germanique très morcelé, emprise qui s'exerce via les impôts et la prédication des indulgences. Luther va ainsi recevoir l'appui de certains d'entre eux, dont le prince de Saxe. Son combat pastoral s'inscrit dès lors au cœur d'une revendication politique d'affirmation nationale.

DIALOGUE DE SOURDS

Un an après, à l'automne 1518, un cardinal romain, Cajetan, vient à Augsbourg rencontrer l'empereur et les princes allemands. Il échoue à les convaincre de s'engager dans une croisade voulue par le pape contre les Turcs. Mais il profite de son séjour pour convoquer Luther. Cet épisode est au cœur du roman d'Anne Soupa qui met l'accent sur les intentions diamétralement opposées des deux protagonistes. D'un côté, Luther : « *Je ne voulais pas la guerre, je voulais le débat.* » De l'autre, Cajetan : « *Je ne suis pas ici pour débattre, mais pour entendre ta rétractation.* » Et de lui faire dire plus tard à son secrétaire : « *On ne débat pas avec les hérétiques... L'Église a moins besoin de débat que d'obéissance.* »

En fait, de débat véritable, il n'y en a pas eu. Seulement un échange de points de vue où chacun campe sur ses positions. Sommé de renoncer à ses idées, Luther répond, selon Anne Soupa : « *Ma conscience est captive. Je ne puis me rétracter sans mourir à ce que je crois. Et mourir à ce que je crois, c'est perdre la vie elle-même !* »

La romancière insiste beaucoup sur l'obéissance à la conscience que Luther oppose à Cajetan. « *Ma conscience est mon trésor... Les chrétiens ne sont pas les sujets obéissants d'un monarque qui s'appellerait "pape". Leur baptême les rend membres d'une société, l'Église. En conséquence, tous sont libres s'ils se fient à Dieu...* » L'expression « *ma conscience est captive* » provient en fait de la déclaration qu'il a faite en avril 1521 face à la diète de Worms. Il y est convoqué -pour se rétracter ! - devant l'empereur Charles Quint, les princes et dignitaires allemands et des représentants du pape. Mais, comme avec Cajetan, il refuse de faire marche arrière. « *Si l'on ne me convainc pas par le témoignage de l'Écriture ou par des raisons décisives, je ne puis me rétracter. (...) J'ai été vaincu par les arguments bibliques que j'ai cités, et ma conscience est captive de la Parole de Dieu. Je ne puis et ne veux rien révoquer, car il est dangereux et il n'est pas droit d'agir contre sa propre conscience.* »

DIVERSES LECTURES

Anne Soupa commente : « Pour Luther, la conscience personnelle se fortifie dans la lecture de la Bible, toujours ouverte devant lui comme la Porte du sens. » Laurence Flachon précise : « Luther, de manière très moderne, fait appel à la conscience, mais cette conscience est soumise à l'Écriture. Il tient ensemble les deux polarités : la liberté de conscience, la voie d'examen d'un côté, et, de l'autre, la soumission à la Bible qui, si elle est lue de manière strictement littérale, peut conduire à une forme de fondamentalisme. Il n'a cependant jamais pratiqué une lecture littérale de la Bible, il l'a toujours interprétée dans l'étude et la méditation. Par ailleurs, la Réforme a poussé à la lecture individuelle de l'Écriture. C'était absolument nécessaire. Mais le complément de cette lecture individuelle est la lecture communautaire, c'est-à-dire l'écoute de la prédication au

« Les chrétiens ne sont pas les sujets obéissants d'un monarque qui s'appellerait "pape". »

culte du dimanche et, par exemple, la participation aux études bibliques. »

Face au refus du débat des autorités ecclésiastiques, Luther durcit peu à peu ses positions, entrant dans une critique radicale de Rome. Son souci de faire participer les croyants à sa découverte d'une foi qui sauve, au travers de l'écoute de la Bible, l'amène à une activité pastorale intense. Ainsi, il traduit la Bible en allemand et rédige de nombreux sermons et ouvrages théologiques. Il imagine également un catéchisme avec questions-réponses et compose de nombreux chants pour la liturgie dans la langue du peuple. ■



Anne SOUPA, *Le jour où Luther a dit non*, Salvator, 2017. Prix : 20 €. Via *L'appel* : - 10% = 18 €.

TEMPLE DU BOTANIQUE.

Les fidèles de l'Église Protestante Unie (EPUB) s'y réunissent chaque dimanche à 10h30.



© EPUB - Temple du Botanique

LES PROTESTANTS EN BELGIQUE : UN MONDE DIVERSIFIÉ

Le monde protestant de Belgique est pluriel. D'un côté, les cent trois paroisses de l'Église Protestante Unie de Belgique (EPUB) et de l'autre, les églises évangéliques. Ces dernières, commente Laurence Flachon, sont difficiles à dénombrer. Et à définir tant les variantes sont nombreuses. Il s'agit le plus souvent de communautés locales, autonomes, peu structurées entre elles, à l'exception des églises baptistes ou pentecôtistes reliées à des réseaux internationaux. Parfois, elles se constituent sur base ethnique. Elles ont en commun l'insistance sur la conversion personnelle, la chaleur émotionnelle des célébrations communautaires, une lecture assez littérale de la Bible, une éthique plutôt conservatrice. Mais il est

difficile de généraliser. L'EPUB regroupe des églises d'origines réformées et méthodistes, et compte aussi quelques pasteurs luthériens. Chaque paroisse organise sa vie communautaire et ses activités liturgiques et pastorales autour d'un consistoire, ou conseil, composé de pasteurs et de laïcs élus. Les décisions sont prises à la majorité. Les paroisses envoient des délégués au district dont elles font partie. Les six districts réfléchissent aux bilans de chacune d'entre elles et envoient des délégués à l'Assemblée synodale. Ce parlement de l'EPUB se prononce sur base du rapport du Conseil synodal, sorte d'exécutif, élu lui aussi. Celui-ci organise des groupes de travail thématiques, comme Réflexion et dialogues (avec les autres familles religieuses), les ministères dans l'Église, les rapports Église-Monde... Bref, une organisation qui se veut la plus démocratique possible. (J.D.)

Prix de l'art chrétien

AUX COULEURS DE L'ÉVANGILE

Thierry TILQUIN



© Magazine L'appel - Thierry TILQUIN

Des jeunes des écoles et de la catéchèse sont invités à exprimer leur foi à travers une œuvre artistique.

LE PAUVRE RELEVÉ.
L'Évangile se raconte dans l'art.

« **O**n ne retient bien que ce qu'on expérimente soi-même », récite René Pouillard. À plus de nonante ans, cet ancien professeur de religion et d'art plastique, militant jociste de la première heure, continue de mettre en œuvre cette devise à laquelle il tient fermement. En classe, comme dans le sous-sol de sa maison de Forest, il a créé des ateliers pour initier des jeunes aux techniques artistiques tels que la peinture, la céramique, le métal repoussé, la sculpture ou encore la gravure et le vitrail. Sa demeure est ainsi remplie d'œuvres, les siennes et celles d'enfants de son quartier et des écoles qu'il encourage à s'exprimer à travers les arts et le graphisme. Avec l'évolution de la population, des musulmans participent également.

ART ET FOI

Dans le cadre de la catéchèse et des cours de religion, l'expression artistique permet « de faire connaître Jésus-Christ, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait », explique-t-il. Tout en rendant « les jeunes heureux et fiers de ce qu'ils ont réalisé ». Les paraboles se prêtent bien à cette créativité. Dans une école technique où il a enseigné, « les différents profs sont entrés dans le jeu.

Avec leurs élèves, ils ont exploité et interprété la parabole du bon samaritain en usant des techniques de l'imprimerie, de la soudure et de la menuiserie. Les œuvres ont

*été exposées dans la classe. Ils ont même créé une pièce de théâtre ». Récemment, une classe d'Ixelles a entrepris de travailler à partir de l'encyclique *Laudato Si* du pape François.*

VALORISATION

Pour stimuler cette créativité, René Pouillard et une petite équipe organisent tous les deux ans le Prix de l'art chrétien. Il ne s'agit pas véritablement d'un concours mais plutôt d'une démarche qui vise à valoriser les meilleurs travaux créatifs par la remise de prix. Les jeunes des écoles et des catéchèses paroissiales sont invités à réaliser des œuvres personnelles ou collectives sur base d'un thème imposé en rapport avec l'évangile.

Toutes les techniques plastiques et graphiques sont admises. À condition d'être facilement transportables car les réalisations sont rassemblées durant un week-end dans un endroit accessible au public. Un jury attribue des prix en fonction des catégories d'âge.

De leur côté, les visiteurs désignent le prix du public. *L'évangile aux couleurs de la vie* est le thème de l'édition 2018. L'exposition des œuvres et la remise des prix auront lieu dans l'église abbatiale d'Orp-Jauche la dernière semaine d'avril prochain. ■

Fonds René Pouillard www.art-chretien.be
☎ 071.59.09.14

INDICES

SILENCE.

« Pardon pour le silence de l'Église pendant l'occupation. » C'est ce qu'a demandé l'archevêque Jozef De Kesel à l'occasion du 75^e anniversaire des rafles contre les Juifs à Anvers et Bruxelles en août et septembre 1942.

SPECULATION.

Le presbytère de Saint-Tropez vient d'être cédé par l'évêque du lieu à... un promoteur belge de centres commerciaux, Patric Huon, patron de la société City Mall, pour plus de huit millions d'euros. Il y a dix ans, l'Église locale avait fait appel à la générosité des paroissiens pour rénover le bâtiment, qui tombait en ruines...



DROIT DE RÉSERVE.

Les évêques du Réseau ecclésial panamazonien ont rejeté la suppression de la Réserve nationale de cuivre et autres minerais décidée par le gouvernement brésilien. Ils estiment que cette décision bafoue la démocratie. En effet, dans l'objectif d'attirer de nouveaux investissements dans le pays, le gouvernement n'a consulté que des entreprises voulant exploiter la région.

JÉRUSALEM.

Les Patriarches et chefs des Églises et communautés chrétiennes de la ville sainte dénoncent les violations du statu quo de ses lieux saints, estimant qu'elles visent à miner son intégrité et à y affaiblir la présence chrétienne.

INTOLÉRANCE.

Pour la première fois dans l'ère post-soviétique, les témoins de Jéhovah sont poursuivis devant le procureur général de Moscou. Une plainte du Comité pour la protection de la jeunesse contre les fausses religions a été déposée contre eux.



© Fotolia

SOUQUIS À DEUX AUTORITÉS.
Il est désigné par le chef de culte mais est nommé et payé par l'État.

Dans le monde scolaire, il existe un personnage assez mystérieux : l'inspecteur. Les élèves côtoient quotidiennement les enseignants, les éducateurs et le personnel de direction. Les parents ont également l'occasion de rencontrer de temps en temps l'équipe éducative. Par contre, cet acteur de l'enseignement est nettement moins connu. Lorsque certains élèves en voient débarquer un dans leur classe, ils ne comprennent pas toujours très bien ce qu'il vient y faire. Quant aux parents, ils ont peu de chance d'en croiser un. À ce côté obscur vient s'ajouter, chez l'inspecteur de religion, l'ambiguïté de son statut.

INTÉRÊT PUBLIC

Désigné par le chef de culte, cet inspecteur est nommé et payé par la Fédération Wallonie-Bruxelles et se trouve sous l'autorité de l'inspecteur général coordinateur, comme tous ses collègues. C'est le cas pour la religion catholique, mais aussi pour les autres cultes reconnus : les religions israélite, musulmane, protestante et orthodoxe.

Quant aux professeurs de morale laïque, s'ils donnent eux aussi l'un des six « cours philosophiques », ils sont sous la seule autorité des pouvoirs publics. Même si la Cour constitutionnelle, en reconnaissant le droit de l'élève à être dispensé du cours de morale comme des autres cours philosophiques, en a reconnu caractère idéologiquement orienté.

À l'instar de tous les inspecteurs, celui de religion a pour mission de se rendre dans les écoles afin d'assister aux cours et en vérifier le contenu. Il est également chargé de proposer un soutien pédagogique : suggérer des documents de travail, des outils, des rencontres entre enseignants, des formations continuées, etc. Ses deux casquettes l'amènent aussi à participer à des réunions dans les diocèses avec d'autres services. Mais cela fait-il aussi partie de sa mis-

sion d'inspection ? Et peut-il se faire rembourser les frais de déplacement qui y sont liés par l'administration de l'enseignement ?

La question de la double autorité dont dépendent ces inspecteurs peut parfois se poser de façon plus cruciale. Récemment, le chef de culte orthodoxe a révoqué l'un d'eux auquel il avait accordé sa confiance dix ans plus tôt. Saisie, la Cour constitutionnelle a estimé qu'il avait outrepassé son droit. Une fois nommé, l'inspecteur devient en effet un fonctionnaire de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui reçoit une mission d'intérêt public et ne peut être assimilé à un employé du culte. Ses relations avec l'autorité du culte ne relèvent donc pas de la seule sphère culturelle.

« Une fois nommé, l'inspecteur devient un fonctionnaire de la Fédération Wallonie-Bruxelles. »

RELATIONS COMPLEXES

Dans une autre situation, Hicham Abdel Gawad, professeur de religion islamique et chroniqueur à *L'appel*, qui se voyait déjà reprocher son progressisme par son inspecteur, a été licencié pour faute grave. En effet, bien qu'en congé de maladie, il a participé à une formation à Marseille sans autorisation. Sans doute les positions ouvertes qu'il adopte, notamment dans son livre *Les questions que se posent les jeunes sur l'islam*, ont-elles déplu à l'autorité religieuse qui a profité de ce faux pas pour s'en débarrasser. Il est vrai que, dans le cas de la religion musulmane, Salah Echallaoui est à la fois président de l'Exécutif des Musulmans et inspecteur de religion islamique. Ce qui ne facilite pas la clarté des relations, déjà complexes, entre les différentes instances.

Les cours de religion sur la sellette ?

DES INSPECTEURS À DOUBLE CASQUETTE

José GÉRARD

Qui sont les inspecteurs de religion ? Qui les choisit ? Quelle est leur mission et à qui doivent-ils rendre des comptes ? Dans l'enseignement officiel, leur situation s'est compliquée avec l'arrivée des cours philosophiques en plein chambardement.

Les courants extrémistes et les attentats terroristes incitent à reposer la question des rapports entre les cultes et l'état dans le cadre des cours philosophiques.

Certains militent clairement pour que les religions soient exclues de l'école et cantonnées à la sphère privée. Beaucoup souhaitent recadrer ces relations, limiter le pouvoir des chefs de culte et repréciser les missions des uns et des autres, dont les inspecteurs de religion.

DOUBLE LOYAUTÉ

Pour Paul Verbeeren, inspecteur du cours de religion catholique dans l'enseignement primaire de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ces liens doivent être retravaillés. La situation sociale, politique et religieuse n'est plus la même qu'au temps du pacte scolaire en 1959. « *L'islam est fortement influencé par des courants nationaux comme la Turquie, le Maroc, l'Arabie Saoudite ou l'Égypte, où la séparation de l'Église et de*

l'état n'est pas vraiment ancrée dans les mentalités. Les protestants sont divisés entre une tendance évangélique et une autre, dite réformée, pour lesquelles le rapport à la rationalité est fort différent. Les orthodoxes viennent en majorité de Grèce et des pays de l'Est, où les rapports entre l'église et l'état ne sont pas les mêmes qu'en Belgique. Quant aux Juifs, ils ont du mal à correspondre aux normes actuelles et se demandent même s'ils pourront continuer à assurer les cours de religion. Les inspecteurs sont en outre beaucoup trop peu nombreux : trois pour la religion musulmane et un seul pour l'orthodoxie et pour la religion israélite. »

Cela ne facilite pas la mise en place, entre les chefs de culte et l'enseignement, de relations positives où les inspecteurs pourraient tout à la fois être loyaux d'une part vis-à-vis de leur communauté religieuse et de l'état, des valeurs de démocratie et de rationalité, d'autre part.

Ce serait pourtant bien nécessaire.

L'instauration dans l'enseignement officiel d'une heure de citoyenneté et d'une heure de religion provoque une situation quasi ingérable qui devrait conduire à court terme, si rien n'est fait, à la disparition des cours de religion. Or, personne ne semble s'en émouvoir, à part les inspecteurs.

Même l'église catholique. Elle a bien obtenu via le SeGEC (Secrétariat de l'enseignement catholique) le maintien de deux heures de religion dans l'enseignement libre et la ventilation des cours de philosophie et de citoyenneté sur plusieurs cours. Mais elle semble se replier sur cet acquis et se désintéresser de la question. Ce qui incite Paul Verbeeren et deux de ses collègues à tenter de sensibiliser les acteurs politiques et religieux à l'importance des cours philosophiques dans l'enseignement officiel. Sans beaucoup de succès à ce jour... ■

INDICES

CLIMAT.

La conférence sur les changements climatiques ou COP 23 aura lieu à Bonn du 6 au 17 novembre. Inter-Environnement Wallonie relève que la source de CO₂ la plus polluante d'Europe est juste à côté, dans le bassin du Rhin rempli de mines à ciel ouvert et de centrales de charbon.

POUR LES FEMMES.

Par 146 voix sur 217, l'Assemblée des députés de Tunisie a voté une loi contre les violences faites aux femmes. Mais, selon Human Rights Watch, encore faut-il qu'il y ait une volonté politique et des fonds suffisants pour qu'elle soit appliquée.



CONVERSION.

L'Église Réformée Hollandaise d'Afrique du Sud, soutien de l'apartheid durant plusieurs décennies, avait reconnu s'être trompée et a réintégré le Conseil œcuménique des Églises en 2016. Elle a accueilli cette année au Cap la commission Foi et Constitution, en souhaitant œuvrer au service d'une plus grande unité des Églises et de la famille humaine.

RENOUVELER.

C'est le thème du colloque sur l'évangélisation qui aura lieu du 19 au 21 octobre à Beauraing. Il sera animé par Talenthéo, un réseau de coaches chrétiens bénévoles, ainsi que par des responsables d'Alpha Belgium et du Renouveau.

Frère Alois, successeur de frère Roger

TAIZÉ, OUVERT À L'AUTRE ET AU MONDE

Thierry MARCHANDISE

Douze ans après la disparition tragique de son fondateur, la communauté religieuse bourguignonne poursuit sa quête œcuménique tournée vers la paix intérieure et la solidarité. Avec frère Alois, elle conserve un lien vers l'extérieur grâce aux fraternités établies sur les différents continents.

PRIEUR.

« Je suis différent de frère Roger. »

« **J**e cherche. » Voici ce que répond Frère Alois lorsqu'on l'interroge sur sa fonction de prier à Taizé. « *Ce que je cherche en particulier, c'est aider les frères à prendre leur autonomie dans la foi, à garder une forte solidarité entre eux. Je veille à ce que chacun s'enracine librement dans sa foi. Je veux à la fois soutenir chaque frère et le laisser libre pour grandir.* »

« *Je suis différent de frère Roger* », reconnaît-il. En 2005, l'initiateur de la communauté, âgé de nonante ans, est assassiné par une personne déséquilibrée, dans l'église de la réconciliation lors de la prière du soir. Frère Alois, qu'il avait choisi pour sa bonté et sa bienveillance, lui succède selon un processus prévu par la règle interne, afin d'éviter toute compétition.

VIEILLESSE FRAGILE

Si, à la fin de sa vie, le religieux suisse n'était plus le fondateur agissant, il représentait encore le signe de l'amour de Dieu concentré sur l'essentiel. Sa bonté rayonnait toujours chez les frères et chez les jeunes qu'il continuait à rencontrer, même s'il ne participait plus, comme auparavant, à toute cette organisation qui le passionnait.

Dans un monde où l'activisme est partout, sa présence symbolisait celle d'un père. « *Frère Roger communiquait une paix profonde par le simple fait d'être là, indiquant à ses frères qu'ils étaient aimés de Dieu. C'était une force intérieure qu'il puisait dans sa fragilité, loin de la mièvrerie* », se souvient frère Alois. Cette situation a obligé les frères à prendre de plus en plus de responsabilités, même si ce n'est qu'après coup que la communauté en a pris conscience.

Comme son prédécesseur, à chaque temps de prière, le prier d'origine allemande invite près de lui des enfants qu'il bénit et avec qui il engage une brève conversation. Au terme de ce moment, ceux-ci l'accompagnent jusqu'au chœur. Par rapport aux jeunes, toujours très nombreux, il raconte combien chaque nouvelle génération constitue un élan neuf. Il insiste sur l'arrivée récente de jeunes chrétiens en provenance de pays arabes, Égypte, Liban, Jordanie et Palestine. Ainsi, l'église copte en envoie chaque année deux à Taizé pour un séjour de trois mois. « *Ils sont issus d'un autre monde, celui que nous connaissons si bien. Et ils acceptent, en venant sur la colline, d'aller à la rencontre d'un univers de silence et de vie intérieure* », lui a récemment confié un évêque polonais.

JEUNES CRÉATEURS DE PAIX

Frère Alois poursuit aussi l'idée du concile des jeunes annoncé par frère Roger au moment de Pâques 1970, mais assez rapidement transformé en un « *pèlerinage de confiance sur la terre* ». Le prier ne voulait pas, en effet, que son initiative apparaisse distancée des églises locales. C'est pourquoi l'accent est mis, dans ce pèlerinage, sur les contacts avec celles-ci, qu'elles soient protestantes, catholiques ou orthodoxes.

Le prier précise que l'idée n'est pas d'organiser un mouvement autour de Taizé, mais bien d'encourager les jeunes à se mettre en route pour devenir créateurs de paix, de confiance dans leur ville, leur village, leur église. Il se réjouit de constater que les réalités du monde d'aujourd'hui interpellent toujours la communauté. Cette année, elle pro-

pose ainsi aux jeunes de se mettre ensemble, se soutenant les uns les autres, pour ouvrir des chemins d'espérance.

Ce pèlerinage comporte rituellement une rencontre européenne dans une grande ville ainsi que, plus irrégulièrement, des réunions sur les autres continents. Une étape africaine a, par exemple, rassemblé sept mille cinq cents jeunes à Cotonou, capitale du Bénin. À la suite de cet événement, frère Alois a proposé de poursuivre la réflexion autour de la simplicité. Avec la joie et la miséricorde, celle-ci constitue une des trois réalités que frère Roger avait souhaité placer au cœur de la vie de la communauté.

En 1949, neuf ans après l'arrivée du fils de pasteurs franco-suisse dans le petit village bourguignon, les frères étaient sept. Aujourd'hui, ils sont une centaine.

En juillet dernier, la communauté a accueilli frère Mar-nix qui passera par une préparation de quatre à six mois avant de faire ses vœux définitifs. Environ quatre-vingt frères vivent à Taizé et une vingtaine sont dispersés dans des petites fraternités de deux ou trois personnes réparties à travers le monde. Ces fraternités sont implantées dans des lieux où les religieux sont proches des pauvres. Ils cherchent à créer, dans une grande simplicité, des ponts entre des cultures différentes. En Afrique, en Asie et en Amérique latine, au Bangladesh, au Kenya, en Corée ou à Cuba, ils partagent les conditions d'existence de ceux qui les entourent.

REFUS DES DONS

À Taizé même, la communauté est très diversifiée entre nationalités, cultures, langues et âges (de vingt-deux à nonante-cinq ans). Ses membres prennent ensemble le repas de midi au cours duquel le prier fournit les informations utiles. Ils se retrouvent dans différents ateliers (imprimerie, poterie, bois, céramique...) car la communauté ne vit que de son travail. Elle refuse tous dons ou héritages qui, le cas échéant, sont distribués aux plus pauvres.

Les frères animent aussi des temps de rencontres et de réflexions pour les jeunes et encadrent les volontaires dans des services particuliers (accueil, église, repas, logistique, médias). En cela, ils se conforment à une volonté de frère Roger dont le projet associe la vie intérieure (tout s'arrête trois fois par jour pour la prière commune à l'église) et la solidarité, aucune de ces deux facettes ne pouvant prévaloir sur l'autre. Par ailleurs, le groupe reste œcuménique : les frères sont catholiques, de différentes obédiences protestantes et même évangéliques.

Les liens entre Taizé et les petites fraternités dans le monde sont permanents grâce à internet, mais aussi par le retour de ses membres tous les deux ans. Avant de prononcer ses vœux définitifs, un nouveau frère séjourne quelques mois dans l'une de ces fraternités. Les liens internationaux se vivent également au quotidien grâce aux rencontres des jeunes du monde entier avec des frères.

En juillet, par exemple, une semaine a été consacrée aux problèmes des migrations, réunissant des migrants, des experts et trois parlementaires européens. Taizé est-il un printemps pour l'Évangile ? Frère Alois avoue ne pas le savoir. Ajoutant néanmoins : « *Ce qui est sûr, c'est que l'Évangile est un printemps pour Taizé.* » ■



© Magazine l'appel - Paul FRANCK

PRÉPARER UN REPAS.

Une façon concrète d'aller à la rencontre de personnes que l'on ne connaît pas.

« **C**'est super de découvrir ainsi des cuisines du monde, ces ateliers sont vraiment intéressants. Cela permet aussi de casser des préjugés et d'avoir un autre regard. Je conseillerai à d'autres de faire la même expérience. » Mel-

lan, élève à l'école de l'hôtellerie de Namur, est l'un des participants aux ateliers cuisine qui ont été organisés durant la dernière semaine d'août au centre Fedasil (Agence fédérale pour les demandeurs d'asile) de Florennes. Situé dans une partie désaffectée de la base militaire de la ville, ce centre accueille environ quatre cents résidents de non-

**Les plats
emplissent
l'air de
savoureux
parfums
mettant
l'eau à la
bouche.**

Syriens et d'Afghans. Un bâtiment est réservé aux célibataires, un autre aux familles, un troisième aux mineurs non accompagnés qui sont plus de quarante et dont le plus jeune a douze ans.

Les ateliers ont été mis en place par le Recho, une initiative citoyenne française lancée par dix jeunes femmes d'origine parisienne. Son projet est de ramener de la vie, de créer du lien social et de favoriser l'insertion à tra-

vers des repas et des ateliers de cuisine dans des camps de réfugiés en France et en Europe. Il va à leur rencontre dans des camps avec un food truck itinérant et aménagé. Il souhaite se rendre partout où il peut être accueilli.

Son premier déplacement s'est fait dans le camp de la Linrière, à Grande-Synthe, près de Calais. En août dernier, le Recho était présent en Belgique dans trois centres de demandeurs d'asile gérés par Fedasil, à Bruxelles, Anvers et Florennes. L'équipe est notamment composée de quatre cheffes cuisinières professionnelles. L'une d'elles met en

place des plats végétariens, ce qui permet de proposer une cuisine commune, sans barrière religieuse ou philosophique.

REGARD DIFFÉRENT

L'association a donc organisé pendant une semaine des ateliers cuisine à Florennes. Pour que l'expérience soit convaincante et profitable, ce type de projets doit rassembler toutes les bonnes volontés acceptant d'y consacrer une grande partie de leur temps. Associée au projet, la Maison des jeunes de la ville a fait appel à tous ceux désireux de s'investir. Un grand nombre d'entre eux a répondu positivement. Une jeune fille a aussi proposé à Colette, sa grand-mère, d'y participer.

« *Cela permet de comprendre beaucoup de choses, raconte-t-elle. C'est vraiment une façon concrète d'aller à la rencontre de personnes que l'on ne connaît pas. En communiquant avec eux, on se rend compte qu'ils restent souvent dans leur chambre et cela m'a donné l'idée d'en inviter chez moi pour passer ensemble une journée. Pour ma part, je n'avais pas d'a priori sur les réfugiés, mais ce contact d'une semaine m'a vraiment permis de regarder autrement ces hommes et ces femmes. Ce sont vraiment des êtres humains à part entière avec leur joie et leurs difficultés.* »

L'atelier cuisine commence à quatorze heures. Ce jour-là, c'est la fête de l'Aïd, importante cérémonie musulmane qui rappelle qu'au moment d'être sacrifié, le fils d'Abraham a été remplacé par un mouton. Les participants arrivent un peu plus lentement que d'habitude. Un jeune réfugié afghan, Amin, confie avoir de la peine en pensant à sa famille restée au pays. Pour lui, participer à l'activité l'aide

Dans un centre de demandeurs d'asile

La cuisine, VECTEUR DE SOLIDARITÉS

Paul FRANCK

Le centre Fedasil de Florennes vient de vivre une semaine d'ateliers cuisine du monde, à l'initiative du mouvement français Recho (Refuge, Chaleur, Optimisme). Une occasion de rencontres et de partages entre réfugiés et volontaires de la ville.

à se sentir uni avec elle. L'atelier se passe dans une grande salle où sont installées trois tables accueillant autant d'équipes qui se constituent spontanément, composée chacune de résidents et de bénévoles.

METS VARIÉS

Après un petit concours sur tablette pour identifier des ingrédients de cuisine, on présente les viandes du jour. Tous les ateliers reçoivent les mêmes : cuisses de poulet, filet de poulet et hachis de bœuf. Chaque table choisira ce qu'elle va cuisiner. Ce qui révélera que, avec des éléments identiques, on peut réaliser des mets bien différents. Le hachis sera principalement utilisé pour les boulettes. Mais, parfumées avec des épices variées, celles-ci seront extrêmement diverses. Cette viande servira également de base aux kebabs.

Le filet de poulet servira presque exclusivement à la fabrication de brochettes, également différentes se-

lon l'inspiration de leurs auteurs. Quant aux cuisses, elle réclameront une cuisine mijotée avec des aromates qui empliront l'air de savoureux parfums. Ici, pas de concurrence entre les tables : on travaille en équipe où, dans des bribes d'anglais et de français, par des gestes, des mimiques, des sourires, tout le monde essaie de se faire comprendre, dans une atmosphère de partage et de complicité.

À travers ce besoin essentiel de manger, on se rencontre, on s'enrichit. Un partage des cultures différentes qui rend les participants plus grands et simplement plus humains.

RIRE ET BONNE HUMEUR

Pour cuisiner tous ces mets : un barbecue et une cuisinière. Une équipe se met en place autour du premier, tandis que d'autres participants prennent en charge la cuisson plus tra-

ditionnelle. Un groupe s'est également organisé pour confectionner des plats végétariens. Lorsque les cuissons seront terminées, chacun y aura mis du sien. Avant de déguster les réalisations des différents ateliers, tous œuvreront encore à la remise en ordre du local.

Qui à la vaisselle, au balayage du sol ou à la remise en place des tables. Pas de hiérarchie. Tout le monde met la main aux balais, à la serpillière, au rangement. D'autres résidents arrivent, des enfants viennent voir et s'extasient devant les plats préparés. Comme le temps est clément, une grande table est dressée à l'extérieur et le service s'effectue dans la bonne humeur et les rires.

Après le repas, les mercis, *thank you*, au revoir retentissent, les sourires sont sur toutes les lèvres. Le Recho a réussi son pari : mettre du soleil dans les cœurs. ■

Infos : www.lerecho.com

Femmes & hommes

LUK BRUTIN.

Curé de la paroisse de Zwevezele, il a été démis de ses fonctions par l'évêque de Bruges. Il était jugé trop « flamboyant » dans ses choix liturgiques et ses comportements qui divisaient la paroisse. Malgré des manifestations de soutien et une page facebook réclamant son maintien, *Pastoor Luk Brutin Moet Blijven !*, qui compte plus de 900 membres.

MYCHAL JUDGE.

Aumônier des pompiers de New York mort lors des attentats du 11 septembre, il pourrait être présenté comme candidat à la canonisation, suite à la révision des conditions permettant une béatification. L'homosexualité du prêtre ayant été révélée après son décès, on s'interroge sur les suites que sa cause pourrait rencontrer.



MOHAMMED BENALI.

La salle de prière musulmane dont il est président, à Paris, a été rendue impraticable suite aux orages de l'été. Sur proposition du curé de la paroisse, ses fidèles se réunissent désormais dans la crypte de l'église du quartier, tandis que le rabbin du coin lui a offert son aide pour les travaux de réfection.

HEATHER HEYER.

Dans un message vidéo, le père de la jeune femme assassinée à Charlottesville (USA) par un militant d'extrême-droite accorde son pardon au meurtrier. Et appelle à choisir le pardon plutôt que la haine.

A close-up portrait of Vincent Blondel, a man with dark hair and glasses, looking slightly to the right. The background is blurred.

Ingénieur puis professeur de mathématiques appliquées à l'UCL, Vincent Blondel, 52 ans, est devenu recteur de l'Alma Mater en 2014. Assumant « sans ambiguïté » l'étiquette de chrétien et de catholique, il défend une université ouverte à tous les étudiants, quelle que soit leur confession.

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

Vincent BLONDEL, recteur de l'UCL

« La dimension spirituelle EST ESSENTIELLE DANS MA VIE »

— **Dans votre jeunesse, des centres d'intérêt vous prédisposaient-ils à suivre des études d'ingénieur ?**

— Enfant puis adolescent, je rêvais d'être inventeur. Je me souviens que j'allais chaque année au salon des inventeurs à Bruxelles afin de découvrir les dernières créations. J'étais aussi très attiré par le métier d'instituteur. J'ai finalement fait des études d'ingénieur civil et, des années plus tard, je suis devenu professeur à l'UCL. Je me suis alors rendu compte que je réalisais d'une certaine façon mes aspirations de jeunesse puisque j'ai fait une carrière à la fois

de chercheur et d'enseignant. Mais je n'imaginais pas me retrouver un jour recteur de l'UCL. Ma vie professionnelle s'est construite progressivement, dans la suite

« L'UCL est attachée aux valeurs émanant des évangiles. »

de mes études, de ma thèse de doctorat et des circonstances de la vie. Et, surtout, au contact de ceux qui m'ont inspiré et encouragé.

— **Votre environnement familial a-t-il joué un rôle important dans votre parcours ?**

— Certainement dans les orientations que j'ai prises. Mes parents ont eu quatre garçons de manière très rapprochée, en cinq ans. J'ai donc eu une enfance et une adolescence dans une grande proximité avec mes frères. Nous devons tous trouver notre place. Mes parents nous ont laissés fort libres dans nos choix de vie et de profession. Ils nous ont soutenus et encouragés à prendre notre vie en main et à dessiner notre propre destin. Aujourd'hui, nous nous trouvons tous les quatre dans des secteurs professionnels assez différents.

— **Où avez-vous vécu vos premières années ?**

— Je suis né à Anvers. J'ai fait le début de mes études en néerlandais lorsque mon père travaillait à la Métallurgie d'Hoboken (aujourd'hui Umicore). J'ai ensuite passé une partie de mon enfance à La Louvière quand mon père était à la faïencerie Boch Frères. Et, enfin, toute mon adolescence s'est déroulée à Bruxelles. J'ai donc connu successivement un environnement en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles.

— **Et vos études secondaires ?**

— Chez les salésiens, à Don Bosco, à Woluwe-Saint-Lambert. C'était un des premiers collèges à mettre en œuvre le renové. Nous habitions alors Anvers. Mes parents souhaitaient que je poursuive mes études en français et ma mère

avait le sentiment que le renové était adapté pour moi. Les deux premières années, j'ai logé chez des amis, puis mes parents sont venus habiter Bruxelles. C'était un collège ouvert, avec une grande diversité sociale des élèves.

— **Vos études d'ingénieur en mathématiques appliquées vous ont inspiré une approche du monde particulière ?**

— J'avais une forte attirance pour les mathématiques et la physique. Celle-ci aide à comprendre le monde réel. Mon goût pour les mathématiques vient d'une attirance pour quelque chose qui dépasse cette réalité physique. J'aime la beauté des mathématiques, leur côté esthétique. Elles ont pour moi une grande élégance qui, de manière mystérieuse, s'avère extrêmement utile pour décrire le réel. C'est un vrai mystère : pourquoi le monde se décrit-il si bien avec des mathématiques, dont on parle de « l'irraisonnable efficacité » ?

— **Vous avez fait aussi un baccalauréat en philosophie. Cette discipline vous attirait ?**

— Elle m'est apparue comme une belle opportunité d'être exposé à quelque chose de différent par rapport à mes études principales. Les sciences naturelles posent des questions à caractère philosophique. J'étais très interpellé par la difficulté d'associer, d'une part, le déterminisme auquel poussent les modèles mathématiques, l'action de la science qui vise à expliquer, à prédire. Et, d'autre part, notre expérience humaine de liberté et la conscience que nous avons d'être libres de nos choix. Comment réconcilier ces deux visions ? C'est une question passionnante que j'ai pu alors approfondir.

— **Quel type d'étudiant étiez-vous ?**

— J'ai logé à Louvain-la-Neuve quatre ans et demi avant de partir en Erasmus. Comme étudiant, le fait de devoir alors vivre et gérer ma propre vie de manière indépendante m'a mis face à mes responsabilités. En dehors des études, j'ai participé à la mise en place du kot à projet « Ingénieurs sans frontières », une ASBL qui existe encore. J'ai aussi été impliqué dans des mouvements de jeunes et j'ai fondé avec quelques amis une ASBL qui emmenait des enfants du juge en montagne. Cela a été des expériences humaines très fortes.

— **Après ces études d'ingénieur, vous faites une thèse de doctorat qui vous amène à séjourner à l'étranger...**

— J'ai vécu en Angleterre, en France, en Suède et, plus tard, aux États-Unis. Ce sont des périodes très particu-

lières, à la fois privilégiées, riches et instables, où il faut se définir et tenter de dessiner son futur. J'ai été professeur à l'Université de Liège pendant cinq ans avant de revenir à l'UCL. J'ai enseigné ce qu'on appelle les mathématiques discrètes, celles de l'infini dénombrable. Ce sont les mathématiques des technologies de l'information.

— Comment votre implication dans le devenir de l'université est-elle venue ?

— J'ai découvert progressivement l'université dans ses multiples facettes en prenant des responsabilités dans mon unité, mon département, puis en devenant doyen de faculté. À chaque fois, ce sont aussi des proches qui m'ont encouragé à les prendre. J'ai de l'intérêt pour une bonne gestion de notre environnement professionnel et humain et pour défendre les intérêts des entités dont j'ai la charge. Depuis que j'occupe la fonction de recteur, ma vie de chercheur et d'enseignant est évidemment devenue très réduite, même si je conserve un cours de théorie des graphes.

— Vous avez été élu recteur il y a trois ans sur base d'un projet stratégique de cinq ans. Comment voyez-vous la fonction ?

— Le recteur donne une direction. Il est accompagné dans cette tâche par une équipe rectorale. Avec celle-ci, nous avons mis sur pied un plan stratégique, Louvain 2020, qui

« J'admire les personnes qui font preuve d'un courage discret. »

est l'ossature de ce que nous comptons faire pendant les cinq ans du mandat. Les axes principaux de ce plan sont d'abord d'offrir des formations de qualité et amplifier la recherche. Il s'agit aussi de renforcer le rayonnement international de l'université. Nous voulons éga-

lement placer l'étudiant au centre de ce projet et intensifier les contacts régionaux. Le développement du numérique et des cours en ligne est une priorité. Autres axes : simplifier et optimiser l'organisation et valoriser les actions visant l'égalité des genres.

— Une fonction prenante...

— C'est un métier exigeant, tout comme pour les vice-recteurs et tous ceux qui font partie de l'équipe rectorale. Je suis heureux d'exercer cette fonction et de m'y consacrer entièrement, même si cela demande quelques sacrifices. Quand, comme c'est le cas, on peut le faire avec le sentiment de travailler collectivement, en s'épaulant, cela en vaut la peine.

— Le projet de fusion entre l'UCL et l'Université Saint-Louis a suscité quelques réactions négatives dans le monde laïc qui craint un leadership de l'UCL. Que répondez-vous ?

— Je crois que les craintes ne sont pas véritablement fondées. C'est un projet entre des acteurs qui ont déjà un grand nombre d'activités en commun et qui veulent travailler ensemble de manière plus intégrée pour une plus grande efficacité. Ce n'est pas du tout un projet qui s'oppose à qui que ce soit, ni basé sur une assise confessionnelle. Ce n'est pas un projet catholique. Il a été approuvé à une très large majorité des deux côtés, à plus de 90%, et ne demande pas de moyens supplémentaires. L'offre de formations ne se trouvera pas modifiée. Je peux comprendre les questions mais les attitudes de crainte sont injustifiées dans un contexte où les universités en Belgique francophone sont toutes de qualité et se trouvent dans un cadre international qui repré-

sente pour elles un défi majeur. Certaines préoccupations exprimées me paraissent parfois trop localisées par rapport à ce défi et pas en phase avec les réalités de terrain. Certains acteurs envisagent d'ailleurs d'autres types de rapprochement. Le président du conseil d'administration de l'ULB exprimait récemment son souhait d'une fusion avec la VUB. Ce serait aussi une réponse à ce défi international qui ne peut qu'être soutenue.

— Dans le paysage universitaire international, quelle est l'originalité, la singularité de l'UCL ?

— L'UCL et les universités francophones belges ont des missions différentes des universités anglo-saxonnes par exemple. L'UCL a six siècles d'existence, c'est rare. Elle doit trouver un équilibre entre une université de masse qui s'adresse très largement à toute la population avec des formations de qualité, et une université qui tient une très bonne place dans le concert international, en particulier en matière de recherche. Elle est ensuite ancrée en Fédération Wallonie-Bruxelles et a donc une responsabilité par rapport à la communauté qui la finance. Notamment en faisant des recherches qui peuvent ensuite être utiles sur le plan économique ou en alimentant la réflexion sur des enjeux de société.

— L'UCL est catholique dans sa dénomination. Cela signifie quoi aujourd'hui ?

— L'université a une histoire dont elle est l'héritière et qu'elle assume pleinement. Aujourd'hui, nous accueillons des étudiants de toutes les confessions et nous souhaitons qu'ils se trouvent tous bien au sein de l'université. En même temps, l'UCL porte une attention toute particulière à un certain nombre de valeurs et de traditions de solidarité, de liberté, d'attention aux autres, aux plus fragiles. Ces valeurs sont inscrites dans son histoire et émanent largement des évangiles. Personnellement, j'y suis attaché. Les questions sur le maintien ou non de la dénomination « catholique » se sont posées quand a été envisagé une fusion de l'UCL avec des institutions universitaires proches, à Namur, Mons et Bruxelles. Aujourd'hui, elle garde son nom d'Université catholique de Louvain. Mais dans le contexte de la fusion avec Saint-Louis, on a décidé d'utiliser comme dénomination UCLouvain plutôt que UCL, aussi pour éviter toute confusion à l'international.

— Vous, à titre personnel, vous assumez l'étiquette de chrétien et de catholique ?

— Oui, bien sûr, et sans ambiguïté. La dimension spirituelle est une dimension essentielle de ma vie mais elle est plus intime. Comme chacun, je me pose des questions sur le sens de la vie, auxquelles je n'ai pas toujours la réponse. Pour me ressourcer sur ce plan, j'ai la lecture, le contact avec la nature, des rapports humains privilégiés, ou des coupures par rapport au quotidien. Cette dimension spirituelle est aussi à développer dans la vie de tous les jours.

— Il y a des gens que vous admirez, que ce soient des personnages historiques ou des anonymes ?

— Je suis plus sensible à des personnes peu connues que je rencontre dans le quotidien et qui me touchent. J'admire les personnes attentives à la dimension humaine de la vie et qui l'abordent avec sensibilité et courage. Mon admiration va aux anonymes qui font face, avec un courage discret, aux difficultés de l'existence. Je vois beaucoup de personnes qui font preuve de cette qualité dans leur vie face aux difficultés de l'existence. Oui, c'est quelque chose que j'admire particulièrement. ■

*Citoyens solidaires
des réfugiés*

DE BELGRADE AU PARC MAXIMILIEN

Textes et Photos : Stephan GRAWEZ

Le Parc Maximilien, à Bruxelles, est revenu à la Une de l'actualité. Migrants et sans-papiers s'y entassent à nouveau dans des conditions précaires, parfois expulsés par les forces de l'ordre. De Namur, le Collectif Citoyens Solidaires se rend deux fois par mois à Bruxelles pour nourrir ces réfugiés démunis. Tout commence, un samedi matin, dans une ancienne caserne désaffectée...



PRÉPARATIFS.

Le Centre des réfugiés de Belgrade héberge trois cents hommes accueillis par la Croix-Rouge. Deux samedi par mois, le Collectif Citoyens Solidaires y offre un petit-déjeuner afin de favoriser les rencontres, récolter des vivres et préparer des plats. À 12h15, il faut charger les véhicules et partir vers Bruxelles. Quand des citoyens et des réfugiés aident d'autres réfugiés, abandonnés à leur sort...

MAÎTRE-POTAGER.

Noufou, réfugié, est responsable du potager de Belgrade. Il prépare des tourtes aux bettes qui seront distribuées au Parc Maximilien.



DISTRIBUTION AU PARC.

13h30. Le Collectif namurois est rejoint par des groupes de Louvain-la-Neuve, Bruxelles, Marche, Amay, Liège... La distribution des repas peut commencer. La file s'allongera pendant deux heures. Les bénévoles fournissent aussi des vêtements, des sacs de couchage, du matériel d'hygiène... Aujourd'hui, pas de forces de l'ordre et pas d'arrestations. Mais une impression d'abandon domine. Sans les mobilisations citoyennes, la situation déjà précaire serait intenable.



EN MUSIQUE.

Des musiciens liégeois se mêlent à l'initiative. L'empathie et la solidarité de citoyens belges peuvent prendre des formes diverses.



VÊTEMENTS ET SOINS.

Après les colis-repas et les vêtements, des infirmières bénévoles prodiguent quelques soins. La semaine suivante, Médecins du Monde annoncera son retour sur place.



MATCH DE FOOT.

15h. Des jeunes d'Amay ont apporté un ballon. Des Soudanais et des Éthiopiens s'étaient préparés pour ce match amical. Une image qui pourrait faire croire que tout va bien au Parc Maximilien... Dans le monde politique, mi-septembre, des frémissements de réactions apparaissent pour intervenir face aux risques sanitaires et humanitaires. Avant qu'il ne soit trop tard ?

« Maître, dans la Loi, quel est le grand commandement ? »

(Matthieu 22,36)

IL ÉVITE

LE SUPER-PIÈGE !

Gabriel RINGLET

Imaginez qu'aujourd'hui un institut de sondage demande aux chrétiens : « Pour vous, en ce moment, quelle est l'urgence ? »



« Quel grand commandement l'Église doit-elle placer au cœur de sa parole ? Quel doit être son engagement prioritaire ? » À ces questions, on devine déjà la pluralité des réponses. À la mesure d'une géographie spirituelle tellement éclatée.

Le temps de Jésus ne faisait pas exception, au contraire. La tension était vive entre les communautés et l'opinion publique de l'époque, très divisée. La preuve par Saint Matthieu qui, dans un chapitre vingt-deux bien rythmé, va amener sur scène, tour à tour, trois groupes d'opposants à Jésus. Ce qui ne veut pas dire qu'ils s'entendent entre eux car la lutte est féroce – déjà ! – pour la conquête du pouvoir. Mais tous veulent le piéger en tentant chaque fois de l'enfermer dans une fausse alternative.

LES TROIS ÉPREUVES

Les Hérodiens ouvrent le bal. Souhait du parti : que la Judée soit gouvernée, non par un procurateur romain, mais par un membre de la famille d'Hérode. D'où la question perverse à propos de l'impôt à César : payer ou ne pas payer ? Perçu par les agents du fisc impérial, ce fameux impôt était ressenti comme très infamant par la population.

Si Jésus dit oui, il a le peuple à dos. S'il dit non, il est considéré comme révolutionnaire. Alors, il leur demande : « Montrez-moi la pièce en question. » Ils la lui présentent. Ils en ont donc sur eux ! Ils collaborent ! Retour de la monnaie à l'expéditeur : « Rendez à César... » Et ils le laissent partir, « décontenancés » (Mtt 22,22).

Suivent les Sadducéens. Ils sont riches, conserva-

teurs et contrôleurs du Temple. Diplomates aussi. Ils ne croient pas à la résurrection des morts et veulent ridiculiser Jésus avec la fameuse histoire de la femme aux sept maris. « De qui sera-t-elle l'épouse au jour du relèvement des morts ? » Là encore, Jésus botte en touche avec sa réplique : « Dieu n'est pas le Dieu des morts mais celui des vivants. » Rideau. Et les spectateurs applaudissent, « frappés d'étonnement » (Mtt 22,33).

Troisième acte avec les Pharisiens. Et troisième épreuve : « Quel est le grand commandement ? » Le super-piège puisque la Loi compte six cent treize préceptes divisés en petits et grands, positifs et négatifs. Même une chatte théologienne n'y retrouverait pas ses jeunes !

D'ailleurs, les Juifs eux-mêmes sont de plus en plus énervés par une Loi déchiquetée et des prescriptions en broussailles. Mais la Synagogue persiste et pèse. Et sa balance est de haute précision. Ici encore, comme souvent lors des « disputes » auxquelles il se trouve nécessairement mêlé, Jésus bouleverse la question et ramène les six cent treize préceptes à deux injonctions : aimer Dieu et aimer le prochain.

INNOVER DANS LA TRADITION

L'originalité de sa position ? Jésus innove dans la tradition en allant puiser au meilleur de la parole biblique : « ...et tu aimeras Yhwh, ton Elohîm, de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ton intensité », propose le Deutéronome (6,5, version Chouraqui). « Aime ton prochain comme toi-même », précise le Lévitique (19,18).

Sans oublier l'évidente filiation de Jésus avec son célèbre prédécesseur, rabbi Hillel, fondateur d'une des deux plus grandes écoles talmudiques palestiniennes. Et qui, quelques décennies plus tôt, formulait déjà sa fameuse règle d'or : « Ce qui te déplaît, ne le fais pas à autrui. Toute la Loi est là ; le reste n'en est que le commentaire. »

Jésus simplifie plus encore et de deux il fait un... comme l'homme et la femme de la Genèse ! Pas question de les confondre. Ils ne sont pas « les mêmes », ils sont « semblables ». La vie coule entre les deux quand ils ne font « plus qu'un ». Et Dieu vit que cela était « vraiment bon » (Genèse 1, 31). ■

Lectures spirituelles



OSCAR ROMERO PROPHÈTE

Né au Salvador le 15 août 1917, l'archevêque Oscar Romero a été assassiné en 1980 pour avoir défendu les petits paysans. En une centaine de pages, le jésuite allemand Martin Maier présente le parcours et l'héritage de ce « prophète » béatifié en 2015 qui, après avoir été un prêtre conservateur et apolitique, a contribué à la théologie du peuple crucifié. Au terme de ce moment, ceux-ci l'accompagnent jusqu'au chœur. la vie de ce pasteur a été souvent caricaturée, tant par ses ennemis que par ses amis. (J.Bd.)

Martin MAIER, *Oscar Romero, prophète d'une Église des pauvres*, Paris, Éditions Vie chrétienne, 2016. Prix : 12,00 €. Via *L'appel* : - 10% = 10,80 €. Roberto MOROZZO DELLA ROCCA, *Mgr Oscar Romero*, Paris, Éditions Desclée De Brouwer, 2015. Prix : 23,11 €. Via *L'appel* : - 10% = 20,80 €.



CÉLÉBRATION

Colette Nys-Mazure affirme joyeusement sa foi chrétienne. Ce n'est pas un hasard si le titre de plusieurs de ses recueils poétiques commence par « Célébration » (du quotidien, de la mère, de la lecture). Son propos, note Anne Prouteau, coordinatrice de cet hommage collectif, « est ancré dans des valeurs évangéliques ». Et son éditeur, Marc Leboucher, observe que ses grands thèmes - la mort, l'enfance, l'amitié - tissent un lien entre littérature et spiritualité. Ce qu'approfondit la théologienne Marion Muller-Colard qui dresse un parallèle entre son écriture et les Écritures. (M.P.)

Collectif, *Colette Nys-Mazure ou l'attention vive*, Paris, Salvator, 2017. Prix : 20 €. Via *L'appel* : - 10% = 18 €.



LE CORAN POUR LES NULS

Dans un dialogue teinté d'humour, le dramaturge belge Ismaël Saidi et l'islamologue Rachid Benzine explorent le Coran en remontant à sa source. Remis dans son contexte historique et anthropologique, il dit souvent autre chose que ce qu'on veut lui faire dire aujourd'hui. Le port du voile, la nourriture halal, le djihad, la prétendue violence du Coran sont autant de questions délicates abordées ici. Les réponses rigoureuses, éclairées par une connaissance de l'histoire et de la langue du Coran, donnent au texte sacré des musulmans un goût de bonne nouvelle. (J.Ba.)

Rachid BENZINE et Ismaël SAIDI, *Finalelement, il y a quoi dans le Coran ?*, Paris, La Boîte à Pandore, 2017. Prix : 14,90 €. Via *L'appel* : - 10% = 13,41 €.



PASSAGE À L'ACTE

« Méditer, c'est arrêter de faire. Arrêter de courir, arrêter de répondre aux sollicitations. » C'est prendre conscience que nous respirons. Ce petit ouvrage conçu comme un guide pratique détaille les étapes à suivre : comment se préparer, s'entourer, s'équiper puis se lancer. Et tenir bon. Il s'inscrit dans « *Je passe à l'acte* », une collection dirigée par Françoise Vernet à l'origine de la Fondation Pierre Rabbi et présidente de l'association Terre & Humanisme. D'autres titres existent : *S'engager dans une AMAP*, *Débuter son potager en permaculture* ou *Montessori à la maison*. (M.P.)

Youki Vattier, *Méditer puis agir*, Arles, Actes Sud/Kaizen, 2017. Prix : 8 €. Via *L'appel* : - 10% = 7,20 €.



LA TOILE, DON DE DIEU

Quotidiennement de nombreuses personnes utilisent internet pour communiquer et se relier entre elles. Ce développement extraordinaire pose question et l'auteur se demande si les rencontres virtuelles ne dénaturent pas les réelles. Il indique certaines pistes pour agir car internet, c'est aussi la possibilité de se déconnecter et de refuser ce qu'il véhicule d'odieux et de destructeur. Sa réflexion convient tant aux geeks qu'aux néophytes complets, et peut concerner ceux qui sont à la recherche d'une spiritualité du net véritablement chrétienne. (B.H.)

Ludovic FRÈRE, *Dé-Connexion, Re-Connexion. Une spiritualité chrétienne du numérique ?* Paris, Artège, 2017. Prix : 15,90 €. Via *L'appel* : - 10% = 14,31 €.



VERS L'HOMME 2.0

L'homme peut-il s'arroger le droit de transformer son corps au-delà de ce que Dieu a créé ? Peut-on transférer son esprit dans une future machine ? Les militants du transhumanisme se proposent de dépasser les limites de la nature humaine actuelle en se basant sur les avancées technologiques. Ce nouvel homme dopé à l'informatique (mémoire, puce implantée, etc.) évoluerait ainsi dans une société post-humaine. Ce livre fait le point sur la question et invite le lecteur à porter un regard critique sur ce courant, sur les plans philosophique et théologique. (B.H.)

Xavier DIJON, *Le transhumanisme*, Namur, Éditions jésuites, 2017. Prix : 9,50 €. Via *L'appel* : - 10% = 8,55 €.

Redéfinir notre identité et notre rapport au monde

QUI DEVONS-NOUS DEVENIR ?

Floriane CHINSKY

**Docteure en Sociologie du Droit,
Rabbin du MJLF**



La responsabilité collective de l'humanité est jugée en ce début d'année.

Qu'est-ce que le judaïsme ? La question du « vrai Israël » a agité les débuts de la chrétienté comme la naissance de l'islam. Elle soulève d'ailleurs des remous au sein même du peuple juif. Mais il est trop réducteur de limiter la question à une revendication d'héritage. Le judaïsme n'est pas un objet défini mais un sujet en lui-même qui émerge sans cesse de la confrontation du peuple juif à l'histoire. Il n'est pas exact de dire que « *le judaïsme est la plus ancienne des trois religions monothéistes* ». S'il est apparu antérieurement, sa forme actuelle est moderne, au même titre que celle des autres religions.

Edmond Fleg s'exprime ainsi : « *Israël n'est pas créé, les hommes le créent* ». C'est sans doute pour cela que la Michna rappelle que « *l'étude de la Torah équivaut à tous les autres commandements* ». L'éducation permanente soutient effectivement l'évolution permanente. Fleg s'inscrit dans la continuité d'une tradition talmudique qui considère que l'homme peut dépasser Dieu, avec son assentiment, et rire de voir le triomphe de ses enfants.

DEVENIR ISRAËL

Israël en tant qu'entité est symbolisé dans la bible par le personnage de Jacob. Il faudra que Jacob lutte avec Dieu lui-même pour obtenir un nom nouveau et de nouvelles qualités, une bénédiction renouvelée. « Celui qui contourne » deviendra « celui qui domine Dieu ». Ce n'est pas pour des raisons d'héritage génétique ou culturel que Jacob est « élu ». C'est

parce que, comme le dit Léo Baeck, il « *se choisit lui-même* ». Et lorsqu'il entre en combat, il interroge son attaquant : « *Dis-moi ton nom ?* », et le retient jusqu'à l'épuisement. Ceci est vrai au niveau collectif autant qu'au niveau personnel.

Les religions, les peuples, les états, les associations, luttent pour trouver leur chemin autant que chacun d'entre nous, à un niveau personnel. En fin de compte, c'est à nous de prendre acte de ce que nous sommes devenus, et de signer nous-mêmes le registre de la vie, ainsi que le rappelle la liturgie de Kipour, « jour du grand pardon ».

En ce jour solennel, nous ne luttons pas avec les anges, mais nous faisons mieux encore puisque nous devenons des anges. Habillés de blanc, soustraits à nos besoins nutritionnels, nous prononçons à voix haute la réponse que seules les légions célestes adressent à l'Éternel. Nous considérons en ces jours solennels que nous amender est de la toute première urgence, une question de vie ou de mort.

MOI RENOUVÉ

Pour nous changer nous-mêmes, il nous faut presque créer un autre moi qui enseignerait au moi présent comment devenir un moi renouvelé. Les fêtes de Tishri jouent ce rôle et nous invitent à faire retour sur nous-mêmes, à prier et à crier, à nous tourner généreusement vers les autres.

Ici encore, tout est question de mesure. Yom Kipour fait monter la tension, mais Roch hachana nous y a préparés, et SimHat Torah vient en faire la catharsis.

L'idée n'est pas pour nous de devenir des surhommes nietzschéens, mais simplement d'accomplir nos capacités et de les orienter. C'est un « deviens ce que tu es » sans violence, qui rejoint l'enseignement de notre cher Rav Soussia du légendaire Hassidique. Il sait que lorsqu'il rendra des comptes sur l'usage qu'il aura fait de sa vie, il ne sera pas jugé à l'aune d'Abraham ou de Moïse, mais à la sienne propre, à celle de Rav Soussia.

Étrangement, le début de l'année juive n'est pas lié à un événement spécifique à notre tradition mais à l'anniversaire (symbolique bien sûr) de la création de l'humanité. C'est donc toute l'humanité qui, d'après la tradition juive, est invitée à se redéfinir et à redéfinir sa relation au monde qui nous accueille. ■

La vie après la mort

LA RELIGION COMME PROMESSE

Hicham ABDEL GAWAD

**écrivain et ex-professeur de religion
islamique en Fédération Wallonie-Bruxelles.**



**Au défunt, l'islam
promet le retour
à Dieu. Donc la
contemplation de
la vérité.**

Il est coutume de considérer que la science, la philosophie et la religion sont en quelque sorte en compétition sur la question du sens de l'existence. Dans cette compétition, force est de constater que la science demeure inégalée dans sa vocation à produire du savoir testable et démontrable. La philosophie quant à elle demeure une démarche de réflexion dont les réussites conceptuelles ne sont plus à prouver. Qu'en est-il alors de la religion ? Quelle est sa spécificité face au savoir scientifique et la puissance conceptuelle de la philosophie ?

ACTE DE FOI

Quand on demande à un scientifique de nous informer sur l'après-mort, les réponses les plus honnêtes se cantonnent à un agnosticisme prudent : on ne sait tout simplement rien dire sur ce qui se passe ou ne se passe pas. Le travail conceptuel qui fait la force de la philosophie ne nous permet guère non plus d'approcher la mort au-delà d'elle-même : on peut en effet réfléchir philosophiquement sur le sens de la mort, sur les conditions d'une mort digne (et c'est déjà pas mal !).

Mais on ne peut se projeter dans la perspective de l'après-mort, car cette perspective se traduit au final en un acte de foi qui est étranger à la démarche philosophique, qu'elle soit phénoménologique ou herméneutique.

Or, la religion est précisément le modèle structurant l'acte de foi et, en ce sens, elle énonce une pro-

messe : celle d'une vie après la mort. Ses modalités et représentations exactes dépendent de la tradition religieuse dans laquelle on s'inscrit, mais toutes font cette promesse : la dignité de la vie humaine survit à la mort du corps physique et même à la disparition de l'univers, fatalité annoncée par les cosmologues. Dans le cadre des religions dites abrahamiques, on peut même aller jusqu'à dire que l'expérience humaine ne se perd pas dans la disparition de la matière mais s'inscrit dans l'éternité de Dieu.

DÉVOILEMENT DE LA VÉRITÉ

Que propose plus spécifiquement la religion islamique comme promesse ? La Tradition rapporte cette parole mise sur le compte de Muhammad : « *Les gens dorment, lorsqu'ils meurent ils se réveillent.* » La promesse de la religion islamique en matière de vie après la mort est donc au départ celle d'un dévoilement de la vérité. C'est-à-dire l'entrée dans une réalité qui surpasse notre perception actuelle, de la même façon que la réalité de l'éveil surpasse le rêve.

Pour le dire autrement, il s'agit d'une prise de conscience entière de la vie vécue, et cette prise de conscience s'identifie au schème principal que l'on trouve dans le Coran : le schème du *retour*. Il est d'ailleurs coutume dans la tradition musulmane de dire, lorsqu'on apprend un décès : « *De Dieu nous sommes issus et à Lui nous revenons.* »

La mort, selon cette lecture de la tradition islamique, est donc l'accomplissement de la promesse divine du retour : une promesse de contemplation de la vérité en revenant au Bien Souverain. Cette promesse de vérité est, de façon un peu inattendue, une alliée de poids dans l'élaboration du vivre-ensemble : les querelles inter et intrareligieuses sont en effet désamorcées et renvoyées à la promesse du Jugement de Dieu, par exemple en Sourate 22 verset 69 : « *Dieu vous départagera, au Jour de la Résurrection, au sujet de vos divergences.* »

C'est dire si, contrairement à ce que la démarche scientifique et philosophique pourraient produire sur le sujet de la mort, la promesse religieuse peut fonder une morale qui déborde de « l'ici et maintenant ». En promettant le retour à Dieu, il est possible non seulement d'inscrire la dignité de l'expérience humaine dans l'éternité mais, en plus, de reléguer les indécidables de nos querelles à la sagesse d'un Jugement Dernier lui aussi promis. ■

Unification du corps et de l'esprit

LE YOGA, UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE

Chantal BERHIN

Cette discipline orientale n'est pas une simple gymnastique. Elle vise l'union avec le plus profond de soi-même. Et peut préparer à la prière, comme en témoigne Silvana Panciera.

« **I**l n'y a pas un yoga, mais plusieurs. Celui qui est généralement pratiqué en Occident devrait être appelé Hatha-yoga, le yoga des âsana ou des postures. Mais tous les yoga visent l'union avec ce "plus profond de soi-même", que les sages appellent par plusieurs noms et que l'on apprend à connaître en se connaissant », explique Silvana Panciera, auteure d'un petit ouvrage où rien n'est à jeter. Et dont le but est double : faire connaître la profondeur du yoga et prendre en compte les questions que les chrétiens se posent à son propos.

L'auteure est italienne et a vécu longtemps en Belgique où elle a étudié la sociologie à l'Université catholique de Louvain, avant d'obtenir un doctorat auprès de l'École pratique des hautes études de Paris. Actuellement, elle collabore dans son pays natal, près du Lac de Garde, à Gargnano, au Centre européen de rencontre et de ressourcement qu'elle a créé avec des amis dans un ancien monastère. Elle anime notamment des sessions de préparation à la prière par le yoga.

ÉNERGIE CONSTRUCTIVE

Sa modestie au sujet de son propre parcours est un signe de sa pertinence. Rien en elle ne suggère l'attitude du gourou dont il y a lieu de se méfier. Ce qui donne du poids à son analyse et à son témoignage simple et direct, ce n'est pas sa pratique quotidienne du yoga depuis de nombreuses années ou sa lecture assidue d'ouvrages sur le sujet. Ni même ses fréquents séjours en ashram et autres centres de formation, ou les stages qu'elle anime.

Non, ce qui l'autorise à écrire, et donc à partager avec ceux qui s'interrogent au sujet du yoga c'est, comme elle le confie, « l'expérience personnelle, forte et convaincante d'avoir ressenti dans [mon] vécu ce que Patañjali, le premier codificateur du yoga, annonce en être le but : l'arrêt de l'activité incontrôlée du mental ».

Autrement dit, précise-t-elle, reprenant la citation d'un maître yogi contemporain : « Le yoga est la méthode par laquelle l'agitation de l'esprit est arrêtée et l'énergie dirigée vers des voies constructives. »

En 2014, elle apprend qu'elle a un cancer du sein à un stade avancé et que les métastases peuvent librement circuler dans le reste de son corps. Elle observe avec surprise qu'elle continue à dormir paisiblement, sans connaître de moments d'anxiété, et qu'elle n'imagine son futur ni en mieux ni en pire. Pas d'insomnies, pas d'angoisses, pas de déprime. Seulement quelques larmes pour la perte de ses cheveux.

Ce ressenti contraste avec ce qu'elle lit et entend dans les salles d'attente de la clinique, dans l'unité du cancer du sein. Elle constate qu'elle vit, grâce au yoga, cet « autrement » suggéré par Thierry Janssens, dans son livre *Vivre le cancer du sein... autrement. Un message d'espoir pour toutes les femmes*.

DOUBLE EXPÉRIENCE

Comment et pourquoi la jeune femme est-elle arrivée au yoga ? Dans un premier temps, elle le pratique comme une gymnastique, durant l'heure de table, au bureau de l'administration bruxelloise où elle travaille alors. Une expérience brève et insatisfaisante, confesse-t-elle. Quelques années plus tard, en 1992, elle tente un second essai nettement plus heureux. L'enseignant qu'elle y rencontre, Frans De Greef, aujourd'hui décédé, envisage en effet cette méthode avant tout comme une pratique spirituelle. Il a été l'élève d'André Van Lysebeth et, par des relais divers, le fils spirituel de Jean Déchanet et de Henri Le Saux. Ces deux hommes comptent, avec John Main et Bede Griffiths, parmi les tout premiers « passeurs » chrétiens à s'être immergés dans la culture et la spiritualité orientales. Ils ont ouvert la route aux chrétiens par leur vie et leurs écrits, sans jamais renier leur foi profonde.

Silvana Panciera a été poussée vers le yoga par une insatisfaction « dérivée de [ma] culture catholique préconciliaire (avant Vatican II) qui voyait dans le corps non pas un allié potentiel de l'esprit, mais une menace de ralentissement,

Il ne s'agit pas de «faire du yoga» mais de «vivre en yoga»



VIVRE EN PLÉNITUDE.
Une réalisation corporelle mais aussi intellectuelle.

voire – surtout s'il est associé à la sexualité – de déviation par rapport à un chemin d'évolution spirituelle ». Elle s'est alors interrogée : « Comment est-il possible que Dieu nous ait donné un corps pour nous piéger ? »

Le yoga qu'elle découvre lui donne enfin un accès privilégié à une expérience d'unification de ce qu'elle est. Corps, souffle et énergie. Grâce à ce cheminement avec Frans De Greef, elle perçoit qu'il ne s'agit pas de « faire du yoga » mais bien de « vivre en yoga ».

Bien sûr, admet-elle, sa pratique permet de soigner les maux de dos, diminue le stress lié à un mode de vie frénétique et ralentit le vieillissement du corps. Mais il est bien autre chose que de la gymnastique ou qu'un sport auquel on le réduit souvent. Il est une voie de réalisation. Il ne se limite pas à ces moments où on le pratique. C'est une manière de vivre.

OUVERTURE DE L'ÉGLISE

Le Hatha-yoga apprend, par la pratique des postures corporelles et par la maîtrise de la respiration, à se recentrer sur le présent. L'ici et le maintenant. Il propose aussi le calme du mental. Il conduit au silence intérieur qui dispose à recevoir quelque chose d'autre. En ce sens, il est un chemin possible vers la prière et la méditation de la parole biblique, la *lectio divina*. C'est cette expérience vécue que partage à son tour la formatrice.

Dans son ouvrage, elle prend en compte les critiques adressées par certains chrétiens à l'encontre de cette discipline. Pour l'un ou l'autre, et notamment pour le Père Verlinde dont le discours anti-yoga est très virulent, il serait question d'occultisme, voire de pratiques démoniaques. Bien

sûr, des dérives existent, comme le Raja-yoga « où la pleine réalisation consiste à se retirer de la grande illusion cosmique, vision incompatible avec l'essence du christianisme ».

« Quelques rares personnes, mais sûrement pas celles qui suivent paisiblement des cours de yoga, pourraient accéder, par une pratique intense, à des pouvoirs hors du commun, concède-t-elle. Mais Patañjali lui-même a vivement déconseillé d'insister dans cette voie qui est à l'opposé de l'esprit du yoga. »

À propos de l'attitude de l'Église institutionnelle, l'auteure relève surtout l'ouverture d'esprit dont font preuve les textes officiels. Et particulièrement ceux du Concile Vatican II dans la *Déclaration sur les relations entre l'Église catholique et les religions non chrétiennes, Nostra aetate*, en 1965. Le texte souligne la part de vérité et de sainteté contenue dans les autres religions, dont l'hindouisme. Cette religion, reconnaît le document, « favorise la recherche du mystère divin » et invite l'être humain à se libérer « des inquiétudes (...) soit à travers des formes de vie ascétique, soit par la méditation profonde, soit en trouvant refuge en Dieu avec amour et confiance ». ■



Silvana PANCIERA, *Le Yoga*, Namur, Fidélité, 2016. Prix : 9,50 €. Via *L'appel* : -10% = 8,55 €.

*Au-delà
du corps*



MÉDITER EN MARCHANT

Marcher est aussi un instrument de réflexion et de déconnexion de cette société où vitesse et immédiateté sont la norme. L'auteur propose une initiation à la méditation et une (re)découverte des mille et une vertus du cheminement pé-

destre. Ainsi, progressivement, méditation et marche s'entremêlent pour ne plus former qu'un tout et amener doucement à réaliser ce que l'on est vraiment, un homme ou une femme debout sur deux jambes. (B.H.)

Pierre-Yves Brissiaud, *Marche et méditation*, Genève, éditions Jouvence, 2017. Prix : 9,79 €. Via *L'appel* : -10% = 8,81 €.

A portrait of Bernard Yerlès, a middle-aged man with long, wavy brown hair and a grey beard. He is wearing a dark blue blazer over a white shirt. His sunglasses are perched on his head. The background is a bright, out-of-focus outdoor scene.

Bernard Yerlès

« JE CROIS QUE JE CROIS »

Michel PAQUOT

Popularisé par la télévision, le comédien franco-belge pratique son métier avec une réelle exigence, soucieux de transmettre des valeurs liées au vivre ensemble et à la tolérance.

Répondant au prêtre qui baptisait son enfant, Bernard Yerlès lui a déclaré : « *Je crois que je crois.* » « *Ce rituel est une belle fête pour accueillir un enfant, de l'ordre de la symbolique et de la tradition, explique le comédien. Mon rapport à la spiritualité est très vivant. Je m'interroge sur ce que cela veut dire. Je crois que la vie ne s'arrête pas à cette existence de chair et de conscience biologique qui est la nôtre. C'est aussi relié à mon métier. Il y a quelque chose qui, à un moment donné, nous dépasse, nous conduit ailleurs.* »

« *Je n'aime jamais autant la religion que quand elle se remet en question, poursuit-il. Je suis un homme de discussions, de débats, d'échanges, de critiques, de respect pour les autres croyances.* » Et s'il n'a jamais interprété le rôle d'un religieux, il aimerait vivre cette expérience.

COMPLEXITÉS MULTIPLES

« *J'essaie d'être toujours vrai. Je n'aime pas les choses manichéennes. L'être humain est complexe, la vie est complexe, le monde est complexe. On a tendance à typer les personnages. Or j'essaie de montrer d'eux un côté que l'on ne voit pas. Par exemple, si mon personnage est solaire, je travaille sa face sombre, et inversement.* » Chacun de ses rôles, Bernard Yerlès le travaille avec la même exigence, la même conviction. Il faut dire qu'il a été à bonne école, celle de la rigueur. Ses premiers pas au cinéma, au début des années 1980, il les a faits chez André Delvaux et Chantal Akerman. Et au théâtre, à la même époque, il jouait dans des pièces de Brecht, Tchekhov ou Heiner Müller mises en scène par Philippe Sireuil, Marcel Delval ou Michel Dezoeteux, codirecteurs du nouveau Varia. « *C'était extrêmement formateur. Je suis arrivé à un très beau moment du théâtre belge, où les metteurs en scène avaient envie de s'attaquer à des classiques. Les jeunes compagnies avaient un peu plus de moyens, on tournait partout en France.* »

CHANGER LE MONDE

Les liens de Bernard Yerlès avec la scène remontent avant sa naissance en 1961 à Etterbeek. En effet, son père, Français et professeur d'université, et sa mère, Belge et enseignante de français dans le secondaire, se sont rencontrés dans le cadre du théâtre universitaire. Durant toute sa jeunesse, il fréquente assiduellement les salles bruxelloises. Dès lors, à rebours des familles où l'on encourage les enfants à suivre des études « *sérieuses* » plutôt que de vouloir faire le « *saltimbanque* », lorsqu'à seize-dix-sept ans il manifeste le désir de devenir comédien, ses parents l'y encouragent. Et puisque plusieurs metteurs en scène dont il apprécie le travail enseignent à l'INSAS, c'est dans cette école d'avantage connue pour sa formation aux métiers du cinéma qu'il s'inscrit. « *J'avais l'impression que l'on pouvait changer le monde avec le théâtre, le transformer, se souvient-il. C'est cela que je venais rechercher. Je rêvais de faire un théâtre à la fois exigeant et accessible.* »

Si cet art l'occupe pendant une bonne décennie, au début des années 1990, le cinéma et, surtout, la télévision commencent à s'intéresser à lui. Grâce au metteur en scène français Daniel Mesguich qui, après l'avoir repéré au festival d'Avignon, le fait jouer à Paris dans *Marie Tudor* de Victor Hugo. Il est successivement pressenti par Claude Berri, comme suppléant de Renaud dans *Germinal*, et par Patrice Chéreau, qui prépare *La Reine Margot*. Restés sans suite, ces contacts lui permettent néanmoins de mettre un

pied dans la place. Hélas, les deux films auxquels il participe, *Elles ne pensent qu'à ça !*, de Charlotte Dubreuil, écrit par Wolinski, et *Les Apprentis*, de Pierre Salvadori, sont des échecs. Mais le comédien trentenaire y a pris goût et, pendant plusieurs années, il va désertier les planches pour les plateaux de télévision. « *J'avais envie de faire des films, de tourner, de jouer aux cowboys et aux indiens. Dans ce métier, on veut prolonger sa part d'enfance.* »

À LA PIERRE RABBI

Très vite, la télévision lui propose de nombreux rôles. « *Elle m'a peut-être éloigné du cinéma, observe-t-il. Mais elle a aussi fait de moi un acteur populaire en France et en Belgique. Je ne regrette absolument rien, si c'était à faire, je le referais.* » S'il n'envie pas du tout les acteurs qui ne peuvent plus sortir de chez eux sans provoquer une émeute, par contre, « *être gentiment reconnu dans la rue, c'est très agréable. Avec des témoignages chaleureux, amicaux. Plus plus* ». Et de citer Harrison Ford qui raconte avoir « *changé de métier* » après *Star Wars* et *Les Aventuriers de l'arche perdue*. Son travail était d'observer le monde et de s'en nourrir. À partir du moment où il est devenu l'observé, il a dû inventer d'autres stratégies pour nourrir sa vie intérieure.

Bernard Yerlès s'est imposé dans plusieurs films et téléfilms (*Tout pour plaire*, *Nos plus belles vacances*, *Malevil*, *Les liens du cœur*) et, surtout, dans de nombreuses séries à succès, en Belgique et en France (*Mes amis, mes amours, mes emmerdes, La vengeance aux yeux clairs...*). Si certains de ces rôles ne lui ressemblent pas du tout, tel le flic dans *À tort ou à raison*, il entretient avec d'autres des rapports plus intimes. Par exemple avec Jean-Pierre, père de huit enfants dans *Merci, les enfants vont bien*. « *J'ai toujours rêvé d'en avoir beaucoup, sourit-il. J'en ai trois, mais presque sept avec les familles recomposées. J'ai joué ce personnage plusieurs années de suite, j'avais l'impression de vivre une partie fantasmée de ma vie.* »

« *J'essaie de donner de l'humanité à mes personnages. Lorsque je joue un rôle, j'ai envie d'emmener les spectateurs un petit peu plus loin que là où ils pensaient être emmenés. C'est une contribution à la Pierre Rabbi, comme le colibri.* » Et quand on lui parle de l'image de l'acteur et des valeurs qu'il transmet, il cite la tolérance, l'engagement, le sens critique, le vivre ensemble. « *On ne construit pas un monde tout seul, partager avec les autres, c'est fondamental. Comme dirait Brel, il faut être curieux des autres et du monde.* »

Cet automne, il joue pour la première fois au Théâtre des Galeries, à Bruxelles où il vit toujours, dans *Nos femmes*. Cette comédie mordante d'Éric Assous a été interprétée à Paris par Daniel Auteuil et Richard Berry et est devenue un film. Il y retrouve deux complices, Bernard Cogniaux et Alain Leempoel. L'histoire met en scène trois amis de longue date confrontés à un cruel dilemme : dans un accès de colère, l'un d'eux a étranglé sa femme et demande aux deux autres de lui trouver un alibi. Leur longue amitié résistera-t-elle à ce drame ? ■

Nos Femmes, mise en scène d'Alain Leempoel, jusqu'au 8 octobre au Théâtre Royal des Galeries, Galeries royales Saint-Hubert, 1000 Bruxelles. www.trg.be ☎02.512.04.07

L'actu en continu sur le web

Face à la course à l'info

Michel PAQUOT

« **L** 6:46. Les responsables de Monsanto refusent de venir devant le Parlement européen. » « 16:47. Mons. Nymy. 4000 livres perdus suite à un incendie. » « 16:49. France. Les manifestants anti-réforme du travail retournent le mot "fainéant" contre Macron. » « 16:52. Ligue des champions : mystère autour de Vincent Kompany, toujours pas rétabli pour le déplacement de Manchester City à Feyenoord. » « 16:55. Mouscron. Vidéo. Alfred Gadenne voulait que l'Europométropole apporte plus de sécurité aux citoyens. » « 17:00. "Vous n'êtes pas seuls", le message gagnant pour la sonde Voyageur 1. »

Ces infos puisées sur les fils d'actus de différents journaux belges en ligne viennent abreuver l'insatiable soif d'infos du citoyen. Elles sont factuelles, laconiques, non hiérarchisées, non explicitées, de plus ou moins grande importance et appartenant à tous les secteurs de la vie publique. Et sont véridiques, ce qui n'est pas toujours le cas. Il est probable, en effet, que les victoires de Trump et du Brexit soient aussi liées à la large diffusion de fausses nouvelles sur des canaux d'infos ou les réseaux sociaux. Comme de révéler la « grave

maladie » d'Hilary Clinton pendant la campagne électorale ou d'affirmer que les millions versés chaque semaine à l'Union européenne par le Royaume-Uni seraient réinjectés dans le système de santé publique anglais.

ÉCHO DÉCUPLÉ

Les nouvelles erronées ne sont pas forcément malveillantes. Elles peuvent également être le fruit de la course à l'info, telles les révélations prématurées de la mort de Pascal Sevrin sur Europe 1 ou de celle de Martin Bouygues par l'AFP. L'histoire du journalisme est jalonnée de « bobards » : l'annonce en 1927, par *La Presse*, de la traversée de l'Atlantique par Nungesser et Coli dont l'avion a disparu en mer. Ou, en décembre 1989, lors de la révolution roumaine, celle du faux charnier de Timisoara repris par la presse internationale. Mais, avec internet, elles se sont multipliées et leur écho a décuplé. De manière parfois incontrôlée. Pour lutter contre ce phénomène, certains pays européens envisagent d'ailleurs la création de commission ad hoc.

Évidemment, les sites d'infos ne se valent pas tous. Si on laisse de côté

ceux de « réinformation », en général de désinformation souvent liés à ce que l'on appelle la « *fachosphère* », les émanations web de la presse papier et les *pure player* (journaux exclusivement en ligne) ne possèdent pas le même profil. En Belgique, *dh.be*, *sudinfo.be* ou *7sur7.be* sont davantage axés sur le sensationnalisme, le fait divers, le sport ou le people que leurs confrères du *Soir*, de *La Libre Belgique* ou même de *L'Avenir*.

DESK D'ÉDITEURS

« Vouloir être le premier sur l'info n'a plus aucun sens. Il faut travailler en mode continu pour donner la meilleure info au meilleur moment, dans le meilleur format et sur le meilleur support », estime Philippe Laloux, rédacteur en chef adjoint au *soir.be* chargé du numérique, qui a fait ses classes à *La Libre* dont il a lancé le site en 2001. Le quotidien bruxellois a opté pour une rédaction unique dont les journalistes travaillent en priorité pour le numérique. Principalement fournies par les dépêches d'agence et les réseaux sociaux, mais également pêchées chez les confrères, les nou-



Médias
&
Immédi@ts

REGARD FRANÇAIS

Est-ce de l'étranger que l'on comprend mieux un problème complexe ? C'est en tout cas ce qu'a cherché à faire une documentariste française pour le compte de la chaîne KTO, en menant une enquête sur l'enseignement de la religion en Belgique. Le document mêle pas mal de problèmes et de situations, mais intègre aussi des éclairages « officiels » sur une situation peu aisée à comprendre.

📺 <http://www.ktotv.com/video/00149452/le-sens-de-la-vie-enseigner-la-religion-en-belgique>

RADIO PAYANTE

À côté des radios qui ne font que répéter les mêmes choses, on peut en écouter d'autres. Sur son ordi ou son smartphone. Des éditeurs indépendants se sont en effet lancés dans la création de sites de contenus radiophoniques. Parmi ceux-ci : l'initiative de Pascale Clarck, ex-journaliste de France Inter, et de son Collectif. Des productions sonores, souvent très originales, décalées par rapport à l'actualité. Mais auxquelles il faut s'abonner...

📺 www.boxsons.fr



Les journaux en ligne et autres sites d'actualité diffusent en flux tendu des nouvelles pas toujours vérifiées ni hiérarchisées. Mais certains d'entre eux tentent de résister.

FIL INFO.

Partout et en tout lieu sur tous les écrans.

velles arrivent dans un desk d'éditeurs qui font du traitement et de la mise en forme de contenus. Chaque info est validée avant d'être d'intégrée dans le fil continu. Si elle en vaut la peine, elle peut être enrichie avec une photo ou une vidéo, ou développée dans un article.

Ces éditeurs sont des personnalités-clés. Contrairement aux membres de la rédaction spécialisés dans leur secteur, ils doivent être pluridisciplinaires, avoir une grande culture, être dotés d'une rapide capacité de discernement et de décision. « *Ce sont des drogués d'infos, curieux, débrouillards, sans tabous et très agiles du point de vue numérique* », atteste Philippe Laloux.

Les articles publiés sur *LeSoir.be* sont gratuits et de longueurs variables. Ils se retrouvent généralement en plusieurs endroits, sur la « une », dans des rubriques spéciales ou thématiques. « *On multiplie les portes d'accès car les gens arrivent de moins en moins sur le site par la home page, mais via d'autres canaux, et plus en plus sur smartphone. Cela n'exclut pas la hié-*

rarchisation des articles. » Les plus approfondis et fouillés figurent sur *LeSoir+*. Réservés aux abonnés, ils ont une « durée de vie » plus longue.

TROIS PILIERS

À *La Libre Belgique*, la rédaction web dirigée par Damien de Meeûs, qui collabore étroitement avec celle de la *dh.be*, est, quant à elle, autonome par rapport à son alter ego papier. « *LaLibre.be est bâtie sur trois piliers : l'actualité et son décryptage direct, les débats d'opinion et l'information plus légère, les vidéos qui font parler d'elles* », explique Jonas Legge, son coordinateur éditorial depuis 2012. En effet, ses visiteurs sont très jeunes : 50% d'entre eux ont entre seize et vingt-quatre ans.

« *On connaît leurs centres d'intérêt, ce qui joue beaucoup dans le choix du positionnement des articles*, précise le trentenaire. La « une » présente un long top dix-huit où sont rassemblées les informations qui nous semblent intéressantes, dans tous les domaines. Ensuite, on fonctionne par blocs thématiques pour trouver de la cohé-

rence. On fait en sorte qu'il y ait un roulement. Une manchette ne reste jamais en ligne

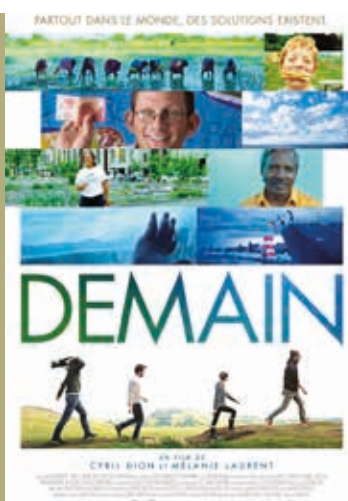
plus de trois heures, de même que le haut du site.

Et si un sujet reste dans l'actualité chaude, il est retiré, retravaillé, augmenté. »

« Une manchette ne reste jamais en ligne plus de trois heures. »

Les quatorze journalistes du web travaillent de 6h du matin à minuit, en trois périodes successives. Lorsque survient une info digne d'intérêt, elle est synthétisée avant d'être intégrée dans le fil d'actus.

Selon son importance et son urgence, des alertes sont envoyées sur les smartphones et une newsletter postée dans les boîtes mails. Le sujet peut ensuite être peaufiné s'il en vaut la peine. « *Ce qu'on attend du web, c'est d'être réactif à l'actualité. Les journalistes papier vont plutôt être dans une démarche d'éclairage, d'analyse.* » ■



AUJOURD'HUI

Lors de sa sortie, en 2015, le film documentaire *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent, avait recueilli un succès inespéré pour ce genre de production. Sans rien révéler de vraiment neuf, ce César du meilleur documentaire 2016 démontrait, grâce à des exemples glanés dans dix pays aux quatre coins du monde, qu'un message positif sur le fu-

tur de la planète était possible. Que la catastrophe pouvait être évitée et que l'avenir n'était pas nécessairement noir. À voir sur la RTBF pour ceux qui auraient raté sa sortie, et à revoir pour les incondi-

Demain, le mercredi 4 octobre à 20h30 sur La Une.

FANTASTICK

Un magazine scientifique accessible à une heure de grande audience, voilà qui est rare à la télé. C'est le pari de France 4, qui a débuté l'expérience en présentant les innovations qui vont changer le futur, et notamment le transhumanisme.

Scientastick, présenté par Alex Goude, sur France 4 le samedi soir.

Dilemme sous les bombes

Huis-clos en Syrie

Jean BAUWIN

Depuis que leur appartement a été endommagé par un bombardement, Halima, Samir et leur bébé ont trouvé refuge chez leurs voisins du dessous. Derrière la porte barricadée, ce sont dix personnes qui s'entassent à présent : le grand-père, la mère, ses trois enfants, un cousin, la domestique et les trois nouveaux arrivants. Cet appartement est le dernier de l'immeuble à être encore occupé.

Ce matin-là, les tirs d'un sniper dispersent quelques rares habitants du quartier. Au loin, d'autres coups de feu retentissent, les maisons alentour sont détruites, et l'ambiance est à la désolation. L'eau est coupée, il faut prendre des risques pour descendre en chercher dans la cour. Tel est le quotidien de cette famille syrienne.

Mais Samir, le jeune père, ne compte pas s'éterniser chez ses voisins. Il a mis en place un projet pour fuir le pays. Il mesure la lâcheté de son choix, mais la situation ne lui en laisse pas d'autres, s'il veut assurer la sécurité de sa femme et de son bébé. À la faveur de la nuit, il emmènera sa famille loin de ce pays en guerre. En

attendant, il doit sortir de l'appartement pour organiser son départ. Mais à peine a-t-il mis le nez dehors qu'il se fait abattre par un sniper, sous les yeux de Delhani, la domestique qui assiste à la scène derrière la fenêtre. La jeune femme veut prévenir Halima mais la mère l'en empêche : on ne peut plus rien faire pour lui. Si on la prévient, elle voudra récupérer le corps et se mettra en danger, et toute la famille avec elle. Il faut attendre que la nuit tombe. Pendant toute la journée, elles ne lui diront rien, elles lui cacheront la mort de son mari, tandis qu'elle prépare sa valise avec l'espoir chevillé au cœur.

DU CÔTÉ DES VICTIMES

Pour écrire son scénario, Philippe Van Leeuw s'est inspiré d'un roman qui raconte le destin d'une femme allemande prisonnière de sa maison en 1945 à Berlin. Elle se fait violer par des Russes et demande la protection d'un officier en promettant de se réserver pour lui. Le réalisateur belge a transposé la situation en Syrie, parce qu'il est depuis longtemps sensible à la situation au Moyen-Orient. Guillaume Malandrin, le producteur du

film, explique combien il a été touché par ce scénario : « *On n'avait très peu d'images de ce qui se passait en Syrie. Les médias en parlaient d'un point de vue occidental, sans empathie. Les Syriens sont très vite devenus des candidats migrants dont on faisait un décompte assez abstrait. Il était donc urgent de mettre des visages sur les victimes et de raconter leur vie.* »

Le film a été tourné à Beyrouth dans un décor évoquant la Syrie et avec un casting international. C'est une volonté de la production de tourner le film en arabe syrien et avec des Syriens. À leurs côtés, on retrouve Hiam Abbas, actrice palestinienne qui incarne avec une intensité rare le personnage de la mère. Son mari est absent, parti à la guerre, et elle se retrouve bien seule pour protéger sa famille. Elle n'a pas le temps de céder à l'émotion et doit réagir, quoi qu'il advienne, en

gardant son sang-froid. Quand Samir se fait abattre sous ses fenêtres, elle se retrouve face à un dilemme : mentir à Halima et lui laisser espérer qu'elle va s'en sortir ? Ou lui dire la vérité et

« Ce film donne le premier rôle aux femmes. »

Toiles
&
Planches

QUI SUIS-JE ?

Reprise de ce spectacle qui interroge les appartenances au-delà des apparences. Avec sa gueule d'Italien, Roda Fawaz, fils de Libanais né en Guinée et vivant en Belgique, a le cul coincé entre toutes ses cultures. Entouré de ses potes qu'il incarne sur scène, il raconte avec autodérision le quotidien de tant de Belges qui sont à la recherche de leur identité.

On the road... A, de et avec Roda Fawaz, du 03 au 08/10 au Centre culturel d'Auderghem, 183 bd du Souverain à Auderghem. ☎02.649.17.27
www.poeche.be

ARNAQUE MONUMENTALE

Albert Dupontel adapte le Prix Goncourt 2013 de Pierre Lemaitre avec un casting prestigieux (Laurent Lafitte, Niels Aresttrup, Emilie Dequenne, etc.). De retour des tranchées, deux amis, l'un issu de la grande bourgeoisie, l'autre d'un milieu modeste, se lancent dans la vente fictive de monuments aux morts. Cette remarquable fresque historique sur la France au lendemain de la Grande Guerre dénonce aussi les turpitudes de l'administration et de l'armée.

Au-revoir là-haut, d'Albert Dupontel, en salles 25 octobre.



InSyriated, le dernier film du Belge Philippe Van Leeuw, raconte une journée tragique dans la vie d'une famille syrienne et le destin des femmes victimes de la guerre.

LA PORTE.

Seule protection contre la violence du dehors.

la mettre en danger ? Ce choix cornélien noue la tragédie. Le mensonge finit par peser lourd sur celles qui le portent.

LA FORCE DES FEMMES

Delhani, la domestique de la maison qui fait presque partie de la famille, est interprétée par Juliette Navis. Cette jeune française d'origine indienne avait appris l'arabe enfant et a retrouvé très vite les accents justes pour son interprétation. Déchiré par le meurtre dont elle a été le seul témoin direct, son personnage colore tout le film de son émotion à fleur de peau.

Diamand Abou Abboud, qui joue l'épouse de Samir, est libanaise. Elle donne à Halima la dimension tragique qui sied à ce rôle. Alors qu'elle est en train de préparer sa valise avec son bébé à ses côtés, elle est agressée par deux miliciens qui font irruption dans l'appartement. La famille, réfugiée dans la cuisine, assiste impuissante à l'horreur qui se déroule de l'autre côté de la porte. Ce film est ainsi porté par

de grandes actrices et donne la prééminence aux femmes. Ce sont elles les victimes anonymes de la guerre, de la violence et du désir des hommes.

UNE TRAGÉDIE UNIVERSELLE

Le contexte politique reste volontairement à l'arrière-plan, ce n'est pas le propos du film. Si l'histoire racontée s'inscrit dans un contexte clairement syrien, les faits pourraient surgir dans n'importe quel pays en guerre. On ignore les motivations du sniper qui tire sur tout ce qui bouge, on ne sait pas qui sont les hommes qui font irruption dans l'appartement. Le propos en devient universel. Tous les ingrédients de la tragédie sont réunis. Le film raconte une journée de vie dans le quotidien de la guerre.

On vit un huis-clos au sens propre puisque la porte barricadée revient comme un leitmotiv. C'est elle qui protège, mais c'est elle aussi qui cache ce qui se passe à l'extérieur. Elle est l'objet d'une attention de tous

les instants. Enfin, le choix moral devant lequel la mère se trouve est suffisamment fort pour que chacun puisse s'identifier et se poser la question de ce qu'il aurait fait dans de telles circonstances. C'est bien là la force de ce film et la marque du réalisateur Philippe Van Leeuw : plonger au cœur de l'horreur avec une certaine pudeur. *InSyriated* rend compte des atrocités de la guerre, de toutes les guerres, à travers le destin de quelques victimes, des femmes, des enfants et un vieillard.

Ce film, sorti en France sous le titre *Une famille syrienne*, a reçu plusieurs prix à Berlin et à Angoulême, dont ceux du public. À chaque fois, le jury a été séduit par la force du propos, par la mise en scène à la fois sobre et puissante et par la performance des comédiennes. Au final, Philippe Van Leeuw signe une œuvre qui continue de troubler le spectateur bien après la dernière image. ■

InSyriated, un film de Philippe Van Leeuw, en salles à partir du 18/10.



DERRIÈRE LE MIROIR

À Toronto, la chorégraphe Michèle Anne De Mey est victime d'un choc thermique et connaît une expérience de mort imminente. Elle vit ce moment comme une révélation d'amour intense qui la traverse et la submerge. Avec son complice de *Kiss and Cry*, Jaco Van Dormael, elle tente d'évoquer cet entre-deux vies,

cette frontière qu'elle a traversée dans les deux sens, par le biais d'une nouvelle forme d'écriture scénique poétique et puissante.

Du 3 au 15/10 au Théâtre National, 111-115 bd Émile Jacqmain à 1000 Bruxelles.
☎02.203.53.03
🌐 www.theatrenational.be

Du 17 au 21/10 au Théâtre de Namur, 2 place du Théâtre à 5000 Namur.
☎081.22.60.26
🌐 www.theatredenamur.be

CHARGE FÉROCE

The Square, Palme d'Or surprise à Cannes, s'impose comme une satire politiquement incorrecte où la gêne côtoie le rire nerveux. Cette charge féroce contre le monde de l'art contemporain, où domine l'entre soi, est aussi une brillante réflexion sur la solitude.

The Square, de Ruben Ostlund, en salles le 18 octobre.

Tchantans nosse bia lingadje

À la table de La Crapaude

Christian MERVEILLE



Une rythmique enjouée, des voix claires et naturelles, des arrangements imagés et subtils : c'est ce qui accroche l'oreille dès le premier morceau du somptueux CD de La Crapaude, *A tot spiÿf*. Ce-ri-se sur le gâteau, tous les morceaux sont interprétés dans le wallon d'ici.

« *Ce n'est pas nouveau*, explique Charlotte Haag, l'une des quatre "cra-paudes", avec Sabine Lambot, Pascale Sépulchre et Marie Vander Elst. *Avant nous, il y a eu Julos Beaucarne, Guy Cabay qui a teinté son wallon de Bossa Nova, William Dunker qui l'a transformé en rock américain. Sans oublier l'interprétation étrange de La p'tite gayolle par Jean Louis Daulne... Le wallon, on peut le mettre à tous les genres de musique, il est tellement chantant !* »

« *En 2013, on s'est réunies un soir et on s'est mises à chanter, tout simplement, juste pour le plaisir. Nous sommes donc toutes des amateurs,*

ajoute Charlotte en riant. Même si je suis une musicienne professionnelle et que Marie joue du violon, aucune de nous n'a pris de leçon de chant. On chante comme on parle et on doit chanter beaucoup ensemble pour avancer. Mais comme on aime cela, cela ne nous dérange pas. »

De là, sans doute, la sensation de simplicité et de naturel qui se dégage de chaque morceau. Aucun instrument de musique, ce sont les voix qui font tout : la mélodie, l'ambiance musicale, les arrangements, la pulsation et la rythmique. Voilà ce qui donne sa force et son originalité à l'ensemble.

MUSICALITÉ DU WALLON

Car rien n'est laissé au hasard. Les arrangements, notamment, sont très précis et imagés. C'est Charlotte Haag qui les invente en tordant les rythmes. Cela établit une base harmonique et rythmique solide. Ensuite, ensemble,

les quatre complices essaient des « choses ». Et cette audace paie. On sent la pluie qui tombe, on entend le temps qui passe, on voit le jour se lever... Même sans la comprendre vraiment, on se laisse emporter par la beauté de cette langue qui sonne et résonne si musicalement.

Ce CD mêle des chansons traditionnelles récoltées un peu partout en Wallonie à d'autres écrites par Émile Hesbois et Marianne Huylebroeck. Un duo qui a fait les beaux moments d'animation au cœur des villages de Wallonie en permettant à tout un chacun de raconter sa vie à travers le théâtre, les contes et les chansons.

Les compositions nouvelles n'ont vraiment pas à rougir face aux trésors du patrimoine. Elles les prolongent avec beaucoup d'à-propos et de renouveau, grâce à leur richesse musicale, leurs histoires savoureuses et leurs mots si goûteux. Elles parlent des choses simples de la vie et s'accrochent avec bonheur à l'oreille.

Portées & Accroches

BAUDELAIRE VS BRUXELLES

De 1864 à 1866, Charles Baudelaire (1821-1867) a vécu à Bruxelles. L'auteur aigri des *Fleurs du Mal* y a écrit *Pauvre Belgique !*, un catalogue de propos virulents à l'encontre du plat pays. Ce pamphlet sert de clé à cette exposition qui offre une visite inédite et décapante de la capitale belge à la fin du règne de Léopold I^{er}.

Du 7/09/17 au 11/03/2018 au Musée de la Ville de Bruxelles, Grand Place.
www.museedelavilledebruxelles.be/fr/accueil
 Réservation obligatoire :
brusselsculture@brucity.be

HOMMAGE À MONTAND

Lambert Wilson aime pousser la chansonnette. Avec talent, comme il le prouve en reprenant le répertoire d'Yves Montand. Il entonne une trentaine de morceaux arrangés par Bruno Fontaine, accompagné de six musiciens de son illustre prédécesseur, dans une mise en scène de Christian Schiaretti. L'hommage d'un acteur qui chante à un chanteur devenu acteur.

Le 17/10 à 20h, La Madeleine, 14 rue Duquesnoy, 1000 Bruxelles.
www.ticketmaster.be/event/lambert-wilson-tickets/23955?language=fr-be



Musique des îles ? Rythmes exotiques ? Chansons venues d'ailleurs ? Non, il s'agit d'A tot spiÿ, le nouveau CD de ce groupe wallon composé de quatre femmes.

QUATRE FILLES.
Au service de la chanson wallonne.

« Nous avons tenu à mélanger tous ces répertoires, poursuit Charlotte Haag. Au départ, on a fouillé dans des partitions de chansons plutôt traditionnelles. Il y a tant de superbes mélodies ! Nous avons été surprises de constater combien les textes en wallon étaient chantants. Même si on ne les comprenait pas toujours tous. » C'est ainsi que les quatre « crapaudes » sont tombées sous le charme de cet idiome. Et c'est cet enthousiasme qu'elles parviennent, avec succès, à partager.

AU CŒUR DU MONDE

Invitée à l'émission de la RTBF *Le Monde est un village*, elles ont fait un tabac. Didier Mélon était ravi de présenter des chansons d'ici, lui qui en propose tellement provenant des quatre coins de la planète. Voilà donc le wallon se retrouvant au cœur du monde, au milieu de ce métissage de cultures, racontant son propre univers avec des mots et des sons bien à lui. Cette émission a eu un grand impact pour le quatuor qui avait surtout

« l'habitude de chanter autour d'une table ».

Un jour, alors qu'elles répétaient autour d'une table, justement, l'une d'elles s'est mise à rythmer le chant en frappant des mains. Cette manière de faire les a fait rire et elles ont conservé l'idée. Dorénavant, à chaque spectacle, elles chantent à table. Cela donne lieu à des concerts que l'on écoute comme si l'on partageait des airs surgissant tout naturellement à la fin d'un repas. L'ambiance particulière qui s'en dégage convient parfaitement à l'esprit de ces histoires simples, écrites avec des mots et des tournures puisées dans le quotidien.

Quand on demande aux membres de l'équipe de définir ce qu'elles font, elles répondent en chœur : « De la polyphonie wallonne ! » « En fait, s'exclame Charlotte, on n'a pas envie d'être classées. On a juste envie de chanter pour que ça sonne beau ! » Et ça sonne magnifiquement « beau », à l'instar des polyphonies corses, du

Mystère des voix bulgares, de l'univers des chanteuses de Ialma, des groupes Djurdjura ou de Zap Mama. Rien que ça... Avec, en plus, la sonorité retrouvée de cette superbe langue wallonne qu'on redécouvre et qu'on savoure avec délectation comme un bon plat de la cuisine locale. Un dossier accompagne d'ailleurs la parution du CD pour prolonger la découverte de cette richesse commune. Cela montre combien le travail de ce groupe va bien au-delà de l'écoute de chansons que certains classeraient trop vite comme « folkloriques », donc désuètes.

UNE CERTAINE SENSIBILITÉ

Tout le monde en redemande ! Au départ, La Crapaude chantait pour des spectateurs conquis d'avance, les amoureux de la langue wallonne. Petit à petit, un public neuf s'est rendu à leurs spectacles. Désormais, des spectateurs de tous âges, des gens d'un peu partout et de tous milieux s'y pressent, comme s'ils écoutaient une langue étrangère. Ils sont tous sous le charme de la sonorité des mots, de la musique, de la qualité des voix et également de l'aspect visuel. Car ce sont des chansons à voir autant qu'à écouter. « Notre but n'est pas que les gens se remettent à parler en wallon. On veut juste partager des petits bouts d'histoires et offrir des trésors de textes et de musique. Rien que des petites perles. Tout ça exprime bien la jovialité, la simplicité, le côté bon vivant des Wallons. Une histoire commune aussi, et une certaine sensibilité. » ■

CD et spectacles :

■ www.lacrapaude.be

Dossier pédagogique :

■ www.province.namur.be/activites-dialectales



RENOUVEAU SURVAGE

Après avoir découvert les avant-gardes dans sa Russie natale, Léopold Survage (1879-1968) s'installe à Paris en 1908. Sa série des *Rythmes colorés* constitue une des premières explorations de la toute jeune abstraction. Il participe ensuite au mouvement cubiste de manière tout aussi révolutionnaire. La Médi-

terrannée apporte à ses représentations de villes la lumière et la chaleur des couleurs acidulées. Cette première rétrospective en Belgique depuis l'entre-deux guerres rassemble une cinquantaine de ses toiles prestigieuses qui permettent de voir comment l'artiste a su renouveler le langage pictural.

Au Mill, 21 place Communale, 7100 La Louvière. ☎064.28.25.30
■ www.lanchelevici.be

DÉJÀ DEMAIN

L'exposition *J'aurais 20 ans en 2030* met en scène l'homme du futur : assisté, connecté, responsable, modifié. Elle aborde l'habitat, l'alimentation, la mobilité, la ville et le désir d'immortalité. À l'occasion des deux cents ans de l'Université de Liège.

À la Gare des Guillemains de Liège, jusque fin juin.
■ www.jaurai20ansen2030.be

L'histoire réécrite

DANS UNE Europe MUSULMANE...

Cathy VERDONCK



Bertrand Scholtus imagine que, en 1529, Soliman le Magnifique s'empare de Vienne et conquiert l'Europe. Son premier roman, *Guerre sainte*, est une uchronie troublante et passionnante.

L'Europe et l'Orient sont musulmans et largement pacifiés. Après avoir connu une période de révolution philosophique, politique, scientifique et industrielle sans pareil, cette région du monde est devenue une puissance commerciale et militaire inégalable.

Un havre de paix, un exemple de démocratie et de liberté. Paul Lemonnier, immigré francilien de la deuxième génération, vit à Dubaï. Seul son nom trahit son origine étrangère car, pour le reste, il est un modèle d'intégration. Il travaille dans un hôtel où il gagne bien sa vie, ce qui lui permet d'habiter avec sa femme et ses deux garçons un beau quartier de la ville.

Contrairement à beaucoup d'Européens immigrés qui, fuyant la pauvreté et les régimes corrompus, vivent souvent dans les quartiers-ghettos des grandes villes orientales.

TROMPE-L'ŒIL

Depuis quelques temps, des attentats sont commis, à Dubaï, au Caire ou à Bagdad, par des chrétiens radicalisés. Paul est inquiet car son fils aîné, Iskander (version orientale d'Alexandre), s'est tourné vers la religion chrétienne. Cet intérêt le surprend dans une société comme Dubaï où, majoritairement, les gens ne prient plus et où l'Aïd-el-Kébir est davantage fêté par tradition que par conviction religieuse. Rapidement, le garçon se radicalise, jusqu'à rompre tout lien avec sa famille. Pourquoi des jeunes font-ils ce choix alors qu'ils vivent dans une société libre et tolérante ?

Le père meurtri découvre que la démocratie et la liberté, dont celle de la presse, comportent des failles. Et que cette société de consommation où tout tourne autour de l'argent, du sexe et autres fausses valeurs dégoûte des jeunes idéalistes. Peut-être Iskander veut-il aussi renouer avec ses origines

occidentales et chrétiennes que son père semble avoir niées ? Et ceux qui se font exploser s'approprient aussi l'injustice faite aux Européens considérés par les Orientaux comme des citoyens de seconde zone.

« FOUS DE DIEU »

L'autre protagoniste du roman, dont on suit le parcours en parallèle, est Esteban. Ce jeune homme vit en Castille libre et chrétienne, dans un village frontalier avec la partie occupée par les Arabes. S'il s'est engagé dans une milice dirigée par un chef de guerre corrompu, c'est moins par haine de cet ennemi héréditaire que pour surmonter la frustration, l'humiliation que fait subir à son peuple le sultanat de Grenade. Rêvant de Reconquista islamique, celui-ci ne cesse en effet de semer la mort avec désinvolture. Sa milice possède un adversaire intérieur, le Secours catholique. Ces « fous de Dieu » sont convaincus que se faire exploser au milieu de civils innocents constitue une garantie pour le paradis.

Guerre sainte fait bien sûr écho à l'intégrisme musulman actuel. Il rappelle qu'aucune religion n'est à l'abri de ce fléau. Le radicalisme religieux y naît dans un contexte où la civilisation musulmane profite de sa prospérité pour écraser, voire exploiter l'Europe. Dès lors, on comprend que des jeunes veulent combattre cette société injuste, où certaines vies ont plus de prix que d'autres. Mais s'il y a quelque chose de juste dans cette révolte, ce qui ne l'est pas du tout, c'est qu'elle se manifeste de manière violente et au nom de Dieu. Comme si la foi exigeait de sacrifier sa vie et celle d'innocents. Un roman haletant qui nourrit la réflexion. ■

Bertrand Scholtus, *Guerre sainte*, Editions Ker, 2017. Prix : 18 €. Via *L'appel* : -10% = 16,20 €.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 10 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -10 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



AUX RACINES DU RACISME

Cora, jeune esclave noire, s'échappe d'une plantation de coton du sud des États-Unis pour rejoindre la liberté dans le nord. Traquée par un chasseur de têtes, menacée de lynchage ou de stérilisation, elle doit plusieurs fois son salut à un train souterrain que des anti-esclavagistes entretiennent au péril de leur vie. Si ce train sort tout droit de l'imagination de l'auteur, un réseau clandestin d'aide aux esclaves existait bien, appelé *Underground Railroad*. Prix Pulitzer 2016, cette fiction est une plongée saisissante aux origines du racisme blanc, toujours bien vivant aujourd'hui. (J.D.)

Colson WHITEHEAD, *Underground Railroad*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 25,70 €. Via *L'appel* : -10% = 23,13 €.



DOUTES ET FOI

Muté dans le Jura, un curé parisien devient vraiment un prêtre grâce aux villageois. À Charlotte, une pauvre femme un peu dérangée, mais aux gestes simples comme ceux de l'Évangile, il dit que « *Dieu s'est retiré pour laisser place à notre liberté* », avant qu'elle ne meure dans un incendie. Jan, chef d'orchestre hollandais et amoureux déçu, athée qualifié « *d'aiguillon de la foi* » du prêtre, se suicide. Ce roman approche une spiritualité faite de doutes et de foi, bien qu'y soient trop peu détaillés les débats entre le curé et Jan, pourtant proches de ceux de pas mal de chrétiens. (J.Bd.)

Réginald GAILLARD, *La partition intérieure*, Monaco, Éditions du Rocher, 2017. Prix : 20,75 €. Via *L'appel* : -10% = 18,68 €. (parution annoncée 4/10/2017)



PLUS QU'UNE ANTICIPATION RÉUSSIE

Jeune génie calé en sciences, Christian est engagé dans la société américaine de son parrain, spécialisée dans la transformation du génome humain. Trans K développe des produits refaçonnant l'homme de demain. Il s'y taille un rôle essentiel, tout en s'y sentant inadapté. La vie de famille le faisant rentrer au pays, il finira par comprendre son mal-être. Et choisir la seule option qui semblera encore s'offrir à lui... Passionnant d'anticipation, questionnant le sens, l'éthique et le progrès, ce premier roman d'un auteur de 28 ans conduit aussi sur des chemins de spiritualité. (F.A.)

François-Régis de GUENYVEAU, *Un dissident*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 24,10 €. Via *L'appel* -10% = 21,69 €.



ESCLAVE PUIS SAINTE

À peine âgée de sept ans, Bakhita, ainsi nommée par ses ravisseurs, a été enlevée alors qu'elle cueillait des herbes à l'entrée de son petit village du Darfour. Elle est belle, elle vaut cher. Esclave, martyrisée, torturée, ballotée d'un propriétaire à l'autre, elle trouve finalement asile dans un couvent vénitien. Son histoire bouleversante fait le tour de l'Italie et la transforme en quasi bête de foire. Elle meurt en 1947 et est canonisée par Jean-Paul II en 2000. Par la puissance de son style, Véronique Olmi transfigure ce destin tragique et violent en un roman marquant qui parvient à dire l'indicible. (J.Ba.)

Véronique OLMI, *Bakhita*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 25,70 €. Via *L'appel* : -10% = 23,13 €.



LA MÉMOIRE DANS LA PEAU

Nicky survit à un accident de voiture, mais Véro, la jeune fille qui l'accompagnait, a disparu. Thomas, son mari, prétend que cet enfant n'existe pas. Il faut dire que la mémoire de Nicky est gravement endommagée parce qu'elle en est à son troisième traumatisme crânien en quelques mois. De plus, le comportement du mari le rend suspect aux yeux des enquêteurs. Au terme d'un suspense haletant et de trois jours et trois nuits d'enquête, la vérité se révèle de plus en plus cruelle. Ce thriller psychologique, mené de main de maître par Lisa Gardner, permet de prolonger le plaisir des lectures d'été. (J.Ba.)

Lisa GARDNER, *Le saut de l'ange*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 24,70 €. Via *L'appel* : -10% = 22,23 €.



MATHILDE D'ORVAL

Sur l'étiquette de la bière d'Orval, une truite tient un anneau qu'elle va rendre à la comtesse Mathilde. Celle-ci possédait des biens en Lorraine (Orval) et était parente de Godefroid de Bouillon. Mais c'est en Toscane qu'elle a déployé ses talents de diplomate en un temps de conflit acharné entre les papes, qu'elle défendait, et les empereurs germaniques. Dans son château de Canossa, en 1077, l'empereur Henry IV est venu s'humilier devant Grégoire VII, consacrant ainsi la suprématie de la papauté sur les pouvoirs politiques. Un étonnant destin de femme. (J.D.)

Paolo GOLINELLI, *Mathilde de Canossa*, Weyrich, 2017. Prix : 18 €. Via *L'appel* : -10% = 16,20 €.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Art et résilience. Avec Boris Cyrulnik, psychiatre, éthologue et psychanalyste le 20/11 à 20h30 au Square Brussels. Entrée piétonnière, rue Mont-des-Arts à Bruxelles. Entrée parking (Albertine), rue des Sols. ☎02.543.70.99 gcc@grandesconferences.be

CHARLEROI. Philosophie du dopage et valeurs du sport. Avec Jean-Noël Missa, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, le 26/10 à 17h au Palais des Beaux-Arts. ☎02.550.22.12 info@academieroyale.be

LIÈGE. Des Hommes et des bonobos : appel à la solidarité entre espèces. Avec Claudine

André, fondatrice de Lola Ya Bonobo, dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, le 16/11 à 20h à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe). ☎04.221.93.74 nadia.delhaye@gclg.be www.grandesconferencesliegeoises.be

LIÈGE. Le Père Joseph Wresinski. Sacerdoce et amour des pauvres. Avec Thierry Monfils, le 11/10 en l'Espace Prémontrés (Séminaire de Liège), Salle Beaurepart, rue des Prémontrés. ☎04.230.31.66 d.servais@evechedeliege.be

MAREDRET. La santé selon sainte Hildegard de Bin-

gen. Le 21/10 à abbaye des Saints-Jean-et-Scholastique de Maredret. ☎082.21.31.83 accueil@abbaye-maredret.be

NAMUR. Namur, 2000 ans d'histoire entre francité et romanité. Avec Marc Ronvaux, écrivain, le 10/10 à 20h à l'Université de Namur, amphithéâtre Pedro Arrupe - Sentier Thomas à Namur (entrée par la rue Grandgagnage). ☎081.72.50.35 ☎081.72.42.59



RIXENSART. Et si croire c'était d'abord la joie ? Avec l'abbé Carlos Kalonij, docteur en théologie. Le 24/10 à 20h au Monastère de Rixensart, 82 rue du Monastère. ☎02.652.06.01 accueil@monastererixensart.be

WÉPION. Nouveaux rituels pour aujourd'hui. Avec José Gérard, rédacteur en chef des Nouvelles feuilles familiales, le 25/10. Aux fondements des rites. Avec Jean-Michel Longneaux, professeur de philosophie à Namur le 8/11 au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte. Organisé par le Râtelier. ☎081.45.02.99 en journée ☎081.44.41.61 en soirée.

Formations

ANHÉE (MAREDRET). Faut-il connaître le judaïsme pour être chrétien ? Avec Didier Luciani, théologien, organisé par la Fraternité Charles de Foucault, le 15/10 de 9h30 à 16h30. mynoiset@belgacom.net

BRUXELLES. Formation pour guides et accueillants dans les

églises. Le 9/10 de 10h à 16h30 en l'église Notre-Dame du Finistère, 74 rue Neuve, 1000 Bruxelles ☎04.344.48.81

BRUXELLES. Cours sur l'islam. Avec Emilio Platti, dominicain, professeur émérite à la KU Leuven et à l'UCL, membre de l'IDEO (Le Caire), les 21/10, 18/11 et 16/12 au

Couvent des Dominicains, avenue de la Renaissance, 1000 Bruxelles. info@dominicains.be

COUR-SUR-HEURE. Capitalisme et dignité humaine : une équation impossible ? Avec Philippe Lamberts, député européen, le 14/10 dès 9h30 dans l'église de Cour-sur-Heure, 72 rue Saint-Jean.

☎0475.24.34.59 ☎0497.31.65.26

NAMUR. Week-end du CEFOC : parcours du migrant de l'exil à l'asile. Les 14 et 15/10 à l'Auberge de Jeunesse Félicien Rops, 8 avenue Félicien Rops. ☎081.23.15.22 info@cefoc.be

Retraites

ERMETON-SUR-BIERT. Retraite fraternités : Jérémie était-il benédictin ? Du 3/11 au 5/11 au Monastère Notre-Dame des Bénédictines, 1 rue du Monastère. ☎071.72.00.48 net@ermeton.be

ORVAL. Jeûnes en prière pour les 30 à 45 ans. Du 29/10 au 1/11 à l'abbaye d'Orval. ☎061.32.51.10

accueil@orval.be

RHODE-SAINT-GENÈSE. Tous appelés à porter du fruit ! Avec Dominique et Michèle de Lovin-fosse et une équipe, du 9/11 au 12/11 au Centre Spirituel Notre-Dame de la Justice, 9 avenue Pré-au-Bois. ☎02.358.24.60 info@ndjrhode.be

SPA. Tu as du prix à mes yeux et je t'aime. Avec l'abbé Pierre Hannosset, du 23/10 au 29/10 au Foyer de Charité, 7 avenue de Clermont à Nivezé. ☎087.79.30.90 foyerspa@gmx.net



WÉPION. Le temps de l'espérance : moment de ressourcements destinés aux retraités ou futur retraités. Avec Jean-Marie Schiltz et Myriam Tonus, du 12/10 au 15/10 au Centre spirituel de La Pairelle, 25 rue Marcel Lecomte. ☎081.46.81.11 centre.spirituel@lapairelle.be

Et encore...

BEAURAING. Si tu savais le don de Dieu. Avec Myriam Tonus, théologienne, du 20/10 au 22/10 à la Maison de l'Accueil, 12 rue de l'Aubépine. ☎080.67.99.77 ☎081.22.50.72 mccgodfroid@gmail.com

BRIALMONT (TILFF). D'ici et d'ailleurs : Dieu en prison. Avec l'abbé Xavier Lambrecht, aumônier à Lantin, et Pascale Goossens, aumônière à Andenne, le 14/10 à 14h30 à l'Abbaye cistercienne Notre-Dame de Brialmont. ☎04/388.17.98 brialmont.hotellerie@skynet.be

BRUXELLES. Fêtes des retraités. Avec Mgr Hudsyn et le groupe GPS trio, le 20/10 à 15h en la Cathédrale Saint-Michel-et-Gudule. ☎02.420.74.15

FLEURUS. Prête-moi ta plume mon frère : rencontre interreligieuse autour de l'écriture. Le 15/10 à l'abbaye Notre-Dame de Soleilmont, 150 avenue Gilbert. ☎071.38.02.09

MAREDSOUS (DENÉE). Journée de Lectio divina. Avec l'Évangile selon Saint Jean. Avec Jean-Daniel Mischler, le 28/10 en l'abbaye

de Maredsous. ☎0476.39.92.05 daniel.mischler@maredsous.com

PARIS (ISSY-LES-MOULINEAUX). Joseph Moingt, un prophète pour tous les baptisés ? Week-end organisé par les Baptisé-e-s en Marche, les 21 et 22/10 au Groupe scolaire Saint-Nicolas, 19 rue Victor Hugo. ☎0497.40.73.82 baptisesenmarche@gmail.com

SAINT-HUBERT. Une journée avec Armel Job, à partir de sa pièce Le concile de Jérusalem. Avec Armel Job et Sœur Ma-

rie-Raphaël, le 28/10 au monastère d'Hurtebise. ☎061.61.11.27 hurtebise.accueil@skynet.be www.hurtebise.net

WATERMAEL-BOITSFORT. Concert interreligieux. Avec la participation musicale de Sint-cecilakoor Okra Alseberg, chants de la tradition catholique, le groupe musical Krupnik, musique juive, et la chorale Aisa, chants méditatifs de la tradition islamique et soufie, le 15/10 à 15h en l'église Notre-Dame du Perpétuel Secours, 18 avenue des Archiducs. expertise.idb@proximus.be

DÉTOUR

Ce petit message pour vous dire qu'elle vaut vraiment le détour; l'interview de Xavier Deutsch dans le numéro de L'appel de septembre. Bel article !

F.B.

INTER-RELIGIEUX

Merci pour votre ouverture dans vos pages aux écrits de la pasteur Laurence Flachon et à ceux d'Hicham Abdel Gawad. Puis-je vous suggérer d'y inviter le chemin orthodoxe, par exemple le centre Béthanie à Gorgée ? Nous ne pouvons que nous enrichir mutuellement !

Christiane MISPELAERE

PROGRESSISTE

C'est avec beaucoup de plaisir que je lis votre revue tous les mois et particulièrement celle de septembre où vous donnez la parole à un professeur musulman éclairé. Nous en avons bien besoin en cette période de radicalisation et même pour un chrétien comme moi la tentation est facile de faire l'amalgame et de ranger tous les musulmans « dans le même panier ». C'est une excellente initiative de donner la parole à ce monsieur tous les mois qui a été victime professionnellement de son ouverture d'esprit.

Par ailleurs, ce n'est pas la première fois que je vous écris pour vous féliciter de l'éclairage chrétien progressiste que vous nous donnez tous les mois. En cette période assez réactionnaire au niveau des autorités, cela fait du bien de ne pas se sentir isolé si l'on est chrétien progressiste. Merci et bravo à toute l'équipe. Ne changez rien.

Alain STYNS

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 25 €
À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens.
Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège
Tél/Fax : 04/341.10.04
Site web : www.magazine-appel.be

Soit 2,5 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérard HAYOIS, Guillaume
LOHEST, Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Jean-Yves QUELLEC(†),
Gabriel RINGLET

OFFRE DÉCOUVERTE

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à :
secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur.....désire recevoir
un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro :

Code Postal : Ville :

Adresse e-mail :

Tél :

DÉCOUVREZ
L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens
Chaque mois,
à la recherche du sens dans l'actualité &
les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

www.magazine-appel.be

<https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine>

<https://twitter.com/magazineappel>

QUATRE CROYANTS OUVERTS EN DIALOGUE

À l'occasion
du **400^{ème}** numéro
du magazine **L'APPEL**



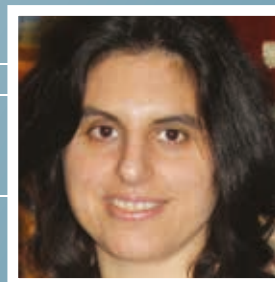
Laurence
FLACHON
(pasteure protestante)



Gabriel
RINGLET
(prêtre catholique)



Hicham
ABDEL GAWAD
(auteur musulman)



Floriane
CHINSKY
(rabbine israéliite)
sous réserves

Le 20 novembre

À l'auditoire Coubertin, Place Pierre de Coubertin, 2
Louvain-La-Neuve

Réservation obligatoire via le site internet de *L'appel* (www.magazine-appel.be)
ou par courrier *L'appel*, Rue du Beau-Mur, 45, 4030 Liège